Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 7 — 18 Février 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

La défense des libertés

LA liberté est un bien précieux. Elle est, en plus, une réalité concrète. Elle n'est ni une entéléchie ni un principe abstrait. LA LIBERTE, en lettres majuscules, est le résultat d'une série de conquêtes de petites libertés et des droits reconnus, non par la loi, mais par l'usage, par la vie quotidienne.

Les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires ont défendu toujours, en toute circonstance, la liberté et les libertés que les peuples ont pu conquérir, l'une après l'autre. Quelle que soit l'occasion, ils n'ont refusé jamais leur concours et ne se sont jamais retranchés de l'action menée contre toutes les forces réactionnaires qui menaçaient les mêmes libertés.

On peut trouver dans l'histoire de nombreux exemples de cette attitude qui ne fait que s'accorder avec notre conception de la lutte et de l'effort que le prolétariat, en particulier, et les peuples, en général, doivent réaliser pour accéder chaque jour davantage à la pleine liberté, notre rêve humain et notre idéal.

Anarchasis Clootz, le premier qui se qualifia lui-même d'anarchiste, avec Buonarrotti, Babeuf et le groupe des Egaux, quitta l'Allemagne pour combattre avec le peuple français, contre le féodalisme et la royauté.

Bakounine se battit aux côtés des patriotes Polonais pour la liberté de la Pologne, et des italiens libéraux, pour la liberté de l'Italie. Après la révolution de 1868, Elie Reclus alla en Espagne offrir son concours aux révolutionnaires espagnols, et Elisée Reclus, comme Louise Michel, comme Amilcare Cipriani, se mêlèrent aux communards, luttant contre le gouvernement de Versailles et pour la Commune de Paris.

En Espagne, nos camarades ne ménagèrent jamais leurs efforts et leur sang coula, en 1909, en 1917, et, durant les sept ans de dictature de Primo de Rivera, ce fut dans leurs rangs qu'on trouva le plus grand nombre de combattants et de victimes.

En 1936, sans leur action décisive, le triomphe du quarteron de généraux de l'époque aurait écrasé en quelques heures le peuple espagnol et l'exemple de résistance au fascisme et de réalisations socialistes offert au monde par la Révolution de Juillet, ne se serait jamais produit. La destruction en masse de tous les mouvements de gauche de la Péninsule n'en aurait pas été pour autant épargnée. Souvenez-vous de ce que fut la victoire « pacifique » de Hitler en Allemagne et la sauvage répression des franquistes, là où ils purent être rapidement maîtres de la situation.

Quand les libertés sont en danger, aucun homme de gauche, aucun syndicaliste révolutionnaire, aucun anarchiste, tout homme qui se sent responsable de l'avenir de l'humanité, ne peut refuser de combattre la réaction, les réactionnaires et de lutter pour LA liberté et pour LES libertés.

L'enjeu en est trop important; c'est la vie même des hommes et des organisations, ce sont les droits élémentaires conquis par le prolétariat et par le peuple, qui sont en jeu. Les anarchistes, les syndicalistes, ne pourront jamais, dans le présent comme dans l'avenir, rester à l'écart de problèmes et de combats que nous estimons décisifs. Si telle était notre attitude, nous renoncerions à toute chance d'intervenir et d'agir sur le cours des événements, et, de ce fait, nous perdrions toute possibilité de les orienter et de pousser le peuple dans le sens de ses véritables intérêts.

Cela ne signifie pas que nous devons être des comparses des autres forces politiques; que nous devons nous laisser mener par les autres là où les autres veulent bien nous conduire. Notre chemin, notre but, restent clairs et précis; la solidarité ne peut, ne doit, n'a d'ailleurs jamais signifié duperie. Nous savons où nous devons aller, quel doit être le sens de notre action; quel doit être notre rôle, envers le peuple et parmi le peuple.

Mais, anarchistes et syndicalistes révolutionnaires, nous ne devons jamais, sous aucun prétexte et en aucune circonstance, renoncer à exercer ce rôle et cette action.

Les mouvements nationalistes des Six territoires d'Asie et d'Afrique sous domination portugaise

CE QU'ILS SONT. LEUR ORGANISATION. LEUR COORDINATION ET LEURS MOYENS D'ACTION.

Estimant que cette information peut servir pour éclairer les camarades en ce qpi concerne les problèmes de la dictature portugaise, sœur jumelle de la dictature espagnole, nous publions ce reportage sur les diverses agitations sociales et nationalistes des territoires d'Asie et d'Afrique sous domination salazariste.

Le Goa, occupé maintenant par les forces hindoues, pose de nouveaux problèmes.

Les territoires d'Asie et d'Afrique sous domination portugaise, se préparent à entrer en guerre contre le colonialisme portugais. Ils sont au nombre de six : en Asie : Goa et St. Tomé et Principe; en Afrique : la Guinée, le Cap-Vert, l'Angole, le Mozambique. Dans chacun de ces pays, une ou plusieurs organisations politique, syndicale et estudiantine, ont entrepris depuis des mois de grouper, éduquer et préparer les masses à une action politique, diplomatique et militaire pour venir à bout de la domination portugaise. Qui sont-ils, quels en sont les leaders, comment sont-ils organisés, quels sont les organismes de coordination qui ont été créées et quels sont leurs moyens d'action pendant et après la lutte pour l'indépendance ?

Voici une étude succincte donnant un aperçu de chacun d'entre eux.

Plusieurs groupes existent qui ont le même objectif. Ils viennent de décider de se réunir en vue de créer une Union et un front commun. Il s'agit de :

— « National Congress », président, Pundlik Gaitonde.

— « Goan Liberation Council », secrétaire général, Gaetano Lobo.

— « Goan Peoples Party » : secrétaire général, Divikhar Kakodar.

— « Azad Gomantak Dal » : président, Lavande.

— « Goa League », secrétaire général, Joâo Cabral, exerce son activité à Londres uniquement.

ST. TOME ET PRINCIPE

Un seul mouvement : le C.L.S.T.P. (Comité de Libertacao de San Tome e Principe) dont le président est Miguel Trovoada.

GUINEE DITE PORTUGAISE ET CAP VERT

Les partis qui se sont constitués sont composés de Guinéens et Cap Verdiens. Ils sont au nombre de trois : le plus actif est le « Partido Africano Da Independencia Da Guinee e Cabo Verde (P.A.I.G.C.), secrétaire général, Amiral Cabral.

Le M.L.C.G. (Movimento de Libertacao Da Guinee e Cabo Verde) dont le siège est à Conakry et qui est le porte-parole des Guinéens et Cap Verdiens émigrés en République de Guinée. Le M.L.C.G. dont le siège est à Dakar, qui comprend principalement des Guinéens ou Cap Verdiens « immigrés » au Sénégal.

Le front commun a été réalisé en août 1961 à Conakry. Tous ces partis se sont constitué autour d'un « Front uni de Libération » (F.U.L.).

MOZAMBIQUE

Deux mouvements, le plus actif d'entre eux étant incontestablement l'« UDENAMO » (Uniao Democratica National de Mozambilino Gwambe et le secrétaire général C. Z. Mahlayeye. Le second est l'Union Africaine Nationale de Mozambique (U.A.N.M.), composée principalement de Mozambicains de l'extérieur.

La constitution d'une union est en cours de réalisation, des pourparlers étant engagés entre leaders des deux groupes.

ANGOLA

Deux partis politiques, une centrale syndicale. Ce sont : l'U.P.A. (Union des populations d'Angola), dirigée par Roberto Holden; le M.P.L.A. (Mouvement Populaire de Libération de l'Angola), dirigée par Mario de Andrade; l'U.N.T.A. (Union Nationale des Travailleurs Angolais), secrétaire national, Pascal Luvualu.

Si tous les autres partis politiques des différents territoires d'Asie et d'Afrique, ont réalisé ou sont sur le point de se constituer en Front uni, le problème entre l'U.P.A. et le M.P.L.A., n'a pu encore être résolu.

Différentes rencontres ont eu lieu qui n'ont guère abouti à des résultats concrets. Dernièrement encore, Mario de Andrade, au cours d'une conférence de presse a lancé un appel à l'U.P.A. déclarant le 30 octobre : « Le point essentiel de notre politique intérieure demeure la recherche de l'Unité d'action entre les diverses organisations nationales de l'Angola combattante. Il revient à nous, dirigeants des mouvements nationalistes, la tâche primordiale de concerter d'abord notre action. Nous ferons donc toutes les concessions nécessaires en vue de la constitution du Front de Libération de l'Angola. L'heure est venue pour les dirigeants de se réunir afin d'élaborer une plate-forme politique ».

Telles sont les organisations à l'échelle nationale. Il existe, d'autre part à l'échelle de tous les territoires, un organisme de coordination qui a été créé en avril 1961 à Casablanca : la C.O.N.C.P. (Conférence des Organisations Nationalistes des Colonies Portugaises). Elle est présidée par M. de Andrade et elle a pour secrétaire général Marcelino Dos Santos. Pour les étudiants, un autre organisme vient d'être créé à Rabat (septembre 1961). Il s'agit de l'U.G.E.A.N. (Union Générale des Etudiants d'Afrique Noire), qui groupe les étudiants de tous les territoires sous domination portugaise. Le président en est Desiderio Da Graca et le secrétaire général José Fret.

Ceci étant, il y a lieu d'aujouter que Macao (près de Canton en Chine) et Timor (Indonesie) sont également sous domination portugaise. La C.C.N.C.P. a décidé d'établir des contacts avec leurs organisations nationalistes pour qu'elles se joignent au front commun de lutte contre le colonialisme portugais.

...et maintenant, notre publicité, s'orientera dans un autre sens !

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

A Canet-Plage

UN OUVRIER TOMBE DE NEUF METRES EN REPARANT LE CASINO ET SUCCOMBE A SES BLESSURES

Perpignan (C.P.). — Hier, vers 16 heures, M. Torcuato-Pallan Villegas, employé par M. Moliner, propriétaire du casino de Canet-Plage, était occupé à repeindre la charpente de cet établissement sur le plafond de l'immeuble, à quelques 9 mètres du sol.

Soudain, sous son poids, le plafond céda brusquement et ce fut la chute.

Relevé dans le coma par les témoins de l'accident, M. Pallan qui été atteint d'une fracture du crâne et de la colonne vertébrale, fut transporté d'urgence à l'Hôpital Saint-Jean.

M. Pallan, grièvement atteint, devait en cours de route succomber à ses blessures.

Le corps du malheureux ouvrier a été transporté à la morgue par l'ambulance.

Les victimes du travail ne reçoivent ni Légion d'Honneur, ni Médailles. Une note dans les faits divers, c'est bien suffisant pour eux. Ils ne fréquentent pas non plus les Casinos qu'ils réparent, en y laissant la vie.

⁂

CONDAMNE A MORT IL EST RECONNU INNOCENT APRES 24 ANS DE PRISON

New York, 3 février (Reuter). — Isidore Zimmerman, qui vient de passer 24 de ses 42 années d'existence en prison — dont deux dans la cellule des condamnés à mort, à Sing Sing — est redevenu aujourd'hui un homme libre après qu'un tribunal eût rejeté l'accusation portée contre lui de complicité de meurtre.

Zimmerman avait été accusé d'avoir fourni le revolver qui avait servi au meurtre d'un détective new-yorkais en 1938. Cinq hommes passèrent sur la chaise électrique à la suite de cet assassinat. Zimmerman et un autre de ses co-accusés qui mourut en prison virent leur peine commuée en détention à vie.

L'un des témoins de l'accusation ayant commis un parjure, les services du Parquet se sont joints à l'avocat de Zimmerman, demandant « dans l'intérêt supérieur de la justice » le rejet de l'accusation.

Qui lui rendra les années perdues, le dédommagera du deshonneur et de la souffrance ?

C'est beau, le monde bourgeois !

(Suite en page 2.)

APPEL DE LA 6e UNION RÉGIONALE DE LA C.N.T.

La 6e Union Régionale de la C.N.L., lance un appel à tous ses adhérents et sympathisants et leur demande de se montrer vigilants devant les dangers que fait courir à la liberté les menées factieuses de divers groupements, se réclamant d'un nationalisme exacerbé par des passions partisanes.

Si notre position reste plus ou moins expectative devant la désunion des partis se réclamant d'une tradition républicaine, le jour où nous devrons intervenir directement pour la sauvegarde de la liberté, nous serons les premiers à nous opposer à toute dictature.

Nos camarades sont priés de se tenir en étroite relation avec leurs organismes syndicaux et d'être prêts à répondre à l'appel qui pourrait leur être lancé par l'organisation.

COMMENTAIRES

DE REDACCION

REFRESCANDO MEMORIAS

Unos, por ignorancia — por su juventud o por su ausencia de la lucha activa contra el franquismo en los años transcurridos, desde el fin de la guerra mundial hasta la fecha —; otros por ideas hechas, de las que no pueden fácilmente desprenderse, lo cierto es que se insiste, una vez y otra, afirmando y reafirmando algo que no resiste al más ligero de los análisis. A saber: que hasta ahora nada se ha hecho para terminar con la dictadura en España y que hasta ahora nada se ha intentado para orientar a las masas, de jóvenes, de media edad y de todas las edades que en el país que nos vió nacer viven y penan.

En diferentes ocasiones hemos salido al paso de tales desatinos, porque juzgábamos que ello, en lugar de asociar voluntades y de concertar esfuerzos, no hacía más que sembrar la irritación y el descontento. Hoy nos vemos obligados a repetirnos, ya que algunos perseveran en una repetición machacona.

No se puede decir que se ha dejado abandonado a su suerte al pueblo español y que el Exilio ha faltado a su deber, no facilitando hombres e ideas, que sirvieran de estimulante, de revulsivo y de orientación a las juventudes que se han ido escalonando en los 16 años últimos. Si quisiéramos redactar la lista de los militantes del exilio que han ido a España a jugarse la vida y a perderla, HACIENDO ORGANIZACION — esperamos que los que niegan ese esfuerzo y ese sacrificio no opinarán, como el franquismo, que todos los que fueron a España a luchar y a morir, eran bandidos y atracadores, no hombres de acción e idealistas — ocuparían varias columnas de este periódico. Desde el joven poeta Amador Franco y su compañero de lucha y de tragedia Antonio Lôpez, hasta el joven Miracle y sus compañeros, inmolados en Bañolas, pasando por los grupos de jóvenes libertarios que allí fueron a engrosar los rangos de la Resistencia, muchos de los cuales, como Raúl Carballeira, no volvieron jamás, ¡cuántos y cuántos sacrificados en aras a un mismo propósito, a un mismo fin! Orientar al pueblo español, combatir al franquismo, organizar la C.N.T.

Y en este esfuerzo continuado, no fueron solos los jóvenes de entonces — que hoy, por lo visto, ya serían casi «viejos» — sino también los maduros de edad, como Zubizarreta, como Blanco, muertos en presidios franquistas; como Juan Manuel Molina, que pagó con largos años de cárcel su acción militante en el Interior. Hoy mismo, entre los últimos caídos en las redadas de la policía franquista, se cuentan hombres curtidos que han pasado muchos años en el presidio y que a él van a volver.

Queremos decir con esto que, jóvenes y viejos, de todas las edades, en España y en el Exilio, no han esperado los años de gracia de 1961-1962 para ponerlo todo a contribución a fin de hacer organización, sembrar ideas, estimular al pueblo, crear cuadros de resistencia y de oposición al franquismo, larga empresa en la que se han turnado centenares de hombres, muriendo en ella muchos y otros pasando privaciones y sufrimientos.

¡Que no se ha hecho bastante! ¡Qué duda cabe! Si hubiéramos hecho bastante, la dictadura franquista no existiría. Mientras no haya caído el franquismo, nadie habrá hecho ni hará bastante. Lo que cabe es perseverar, mejorar, superar, si es posible, lo que antes se hizo; no negarlo y abrumar de reproches a los vivos y a los muertos. Esto, además de ser injusto, es poco inteligente, porque sólo consigue exasperar y dividir.

Hagamos cuanto podamos. Podamos cada día más y mejor. Pero sepamos rendir homenaje a los que cayeron y guardemos respeto a los que nos precedieron en la misma empresa. Que muchos concursos serán necesarios todavía para conseguir que el éxito la corone y toda discriminación de edades resulta inoportuna y absurda, pues todos reunidos, viejos y jóvenes y de media edad, aun no seremos bastantes para la tarea ingente que tenemos delante. Antes de la caída del franquismo, durante y después.

Bajo la Cruz del Sur

Luis González Zenteno ha fallecid

En la plenitud de su pensamiento y de su vida, a los 52 años de edad, prematuramente acaba de morir el pasado 16 de noviembre de 1961, en el Hospital José Joaquín Aguirre, de Santiago de Chile y a consecuencias de una prolongada enfermedad, el autor de varias obras de gran altura poética y literaria, entre las que se destaca su obra cumbre, «Caliche», que puede ser considerada como la primerísima en su género: la lucha tenaz y verdaderamente revolucionaria de los trabajadores del norte chileno, vilmente explotados por las compañías extranjeras, apoyadas por los instrumentos oriundos del Estado, que no titubearon en producir, cuando los intereses autoritarios así lo requirieron, la gran matanza de la Escuela de Santa María en Iquique, que el fatídico día 21 de diciembre de 1907, costara la vida a más de *tres mil* obreros. González Zenteno, que nació en 1909, no vivió ese episodio, pero las consecuencias inenarrables de aquél «triunfo» de la explotación del hombre por el hombre, ejecutado siniestramente por las tropas al mando del coronel Silva Renard, en cumplimiento de «órdenes superiores», fueron tales y tan fervientemente vividas y anotadas por este acrático escritor, que su «Caliche» pasa a ser como un imborrable documento humanístico sobre la cruda realidad. Su obra tiene, además, la cualidad superior de no ser tendenciosa, como lo es, por ejemplo, «Hijo del Salitre», del abogado comunista Volodia Teitelboim.

Aparte «Caliche», Luis González Zenteno editó «Los Pampinos», «Piratas del Desierto» y «Una lágrima para el Juez», casi todas premiadas. Obtuvo también el premio «Renovación», del Ministerio de Educación de Chile, por su libro de cuentos titulado: «El Papagayo Cantor».

«Mario Floreal» fué su nombre de combate. Y fué este Floreal, sembrando tantas y tan bellísimas flores de libertad y justicia, por donde quiera que pasaba, que puede sin temor afirmarse que su seudónimo era quien le daba alientos a González Zenteno, para seguir permanentemente en la costosa y hasta peligrosa brecha de la rebeldía. El recuerdo latente de sus luchas periodísticas, en «Critica», de Iquique, donde se inició el escritor que más tarde sería una gloria del proletariado chileno y del mundo entero, lo mantuvieron siempre dispuesto a no ceder frente a insinuaciones de «mejoramiento e nómico» que su pluma brilla prometía, de haber sido puesta servicio de lo absolutamente c trario a cuanto significaba su existencial: el amor profundo la libertad y el bienestar de que sufren los abusos del po y la riqueza confabulados, p convertir la vida en un conti desorden.

No sabemos lo que hubiera dido ofrecernos aún Luis Gon lez Zenteno. Sus últimas obras bían tomado un rumbo que no precisamente el que correspondí un temperamento tan elocuente sincero como el suyo. Una espe de lamentable pesimismo, tenuem te sentido, pero no obstante c to, pareció hacerle creer que tema nortino —como acostumbr llamar a la esencia de sus importantes obras—, estaba ago do y que debía buscar por dist tos horizontes la fuente de su cunda inspiración. ¿Se equivocó ésto el autor de «Caliche»? tiempo lo dirá. Pero lo cierto que obras de tanta reciedumbre altura como las que tratan el ma pampino del desierto hambr do y ensangrentado por los og de la ambición sin nombre, ni ni nadie las ha superado desp de su «Caliche». Allí los persona son vivos, semejan permanecer tuantes, sin desgaste moral ni físi sus anarquistas, tomados de la r lidad, en memoria de los misn que fueron sus compañeros de id en el Centro de Estudios Socia «La Brecha», de Iquique, actú en la novela como influidos por hálito de permanencia infinita q no permite el cansancio ni la d aparición. Los suyos son cuad magnéticos, dejados en tensión pl tica para el presente y el leja porvenir. Es por eso que él mis había manifestado que aquell sus vivencias, no morirían, no dían morir.

«Caliche» tiene episodios de dramatismo tal, que supera todo escrito hasta hoy en la novelist chilena. Puede ser que esta cu dad se la otorguen los temas, ro ni siquiera en Blest Gana encuentran momentos de un susp so tan emocionante, de una c deza realista tan avasalladora. C todos los obreros anarquistas q dejaron rastro en los anales de luchas sociales del norte chile están biografiados en la novela, c ribetes de justa recordación frat nal, por su compañero de fatig Celedonio Enrique Arenas Robl el peruano Julio Rebosio Barre Luis Olea Castillo, Floridor S chez, Serafín Cárcamo, y, con pecialísimo cariño, el juvenil m tir, flagelado hasta el agotamie mortal por la policía a las órd nes de los Molfino, los Wing Ch Tay, los Harrison Morrison, Williamson Balfour, los North B thers, *Enrique Peñarrubia*, qu fué visto en su lecho de muerte «Mario Floreal», después del rrible flagelo, como «una sober y hasta diríase hermosa ruina mana.»

De cualquier manera, la nove tica chilena acaba de perder a de sus más puros y brillantes c tores, y, especialmente el prole riado pierde en «Mario Floreal» péñola suprema que siempre p metía un nuevo impacto decid y seguro contra el corazón de abusadores del poder y la riq za. Estamos ciertos de que ca día que pase, como sucede con milenarios árboles del sur chile la obra crítica, revolucionaria y ac tica de Luis González Zenteno, robustecerá, se hará más amplia capaz de cobijar a un mayor mero de lectores amantes de hombría de bien y del sentido co tructivo humano y multitudina de la responsabilidad del escri capaz frente a la vida en so dad. El autor de «Caliche» no muerto, entonces; por eso no lo ramos, porque quizás sí es ah que empieza a renacer con vigor y constancia. ¡«Mario F real»! hasta siempre.

JAVIER DE TO

Una carta interesante

31 de enero de 1962.

Honorable Sr. Dean Rusk,
Secretario de Estado,
Departamento de Estado de los EE. UU.
WASHINGTON 25, D. C.

Estimado Secretario Rusk:

Para su información le remito adjunto a la presente una lista de sindicalistas demócratas españoles y anticomunistas (1) que han sido recientemente detenidos en España, junto con las anotaciones correspondientes a las acusaciones que se les hacen.

En el pasado, el Departamento de Estado ha cooperado con el Movimiento Obrero norteamericano en una forma muy efectiva para tratar de mitigar la persecución de los obreros y sindicalistas de los países que sufren la opresión, tanto del totalitarismo comunista, como del fascista, y en forma más notable y con más éxito en Cuba y con respecto a los dos marinos españoles, pero también, en varias ocasiones, con resultados y reacciones que fueron perceptibles, incluso en relación con las tiranías comunistas europeas.

He sido instruido para solicitar, en nombre de la unión United Automobile Workers, la intervención del Departamento de Estado de los Estados Unidos en favor de los obreros y sindicalistas españoles, primero a causa de nuestra aversión, aquí, en los Estados Unidos, a las persecuciones e injusticias, pero también y con respecto a este caso, por el motivo de que, a menos que exista un equipo democrático obrero capaz de reorganizar un movimiento democrático obrero en España cuando suba al poder el gobierno que suceda a Franco, los comunistas, fuertemente apoyados por la C.G.T. de Francia, sacarán casi seguramente provecho del vacío social existente y se colocarán rápidamente en una situación estratégica de la cual será muy difícil desalojarlos. Si los comunistas tuvieran éxito en esta maniobra, a causa de que nosotros no hubiéramos previsto esta posibilidad, no sólo habrían conseguido ocupar, por ausencia de otras fuerzas una posición desde la cual poder hostigar al mundo libre, a nuestro propio país y a los sindicatos libres, sino que además sería la prueba de que nosotros habríamos dejado de apoyar a los obreros españoles, cuya fé en el mundo libre ha sobrevivido a un cuarto de siglo de negligencia y abandono, que casi bordea la traición.

Le agradeceré mucho que me comunique que el interés del Gobierno de los Estados Unidos por los obreros y sindicalistas españoles ha sido puesto en conocimiento del gobierno español.

Atentamente

Victor G. REUTHER,
Director del Departamento de Asuntos Internacionales.

(1) Se trata de los afiliados a la C. N. T. detenidos recientemente, acusados de «reorganización clandestina».

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

56 P. 100 DE TRAVAILLEURS ETRANGERS EN PLUS EN 1961

En 1961, le nombre des travailleurs étrangers qui ont trouvé du travail en France a été supérieur d'environ 56 % à celui de l'année précédente.

C'est ce que démontrent les statistiques établies par le ministère du Travail pour les onze premiers mois de l'année écoulée : 70.180 nouveaux travailleurs étrangers permanents placés, contre 45.005 pendant la période correspondante de l'année 1960.

Cet accroissement correspond au resserrement du marché de la main-d'œuvre qui se manifeste depuis plusieurs mois dans divers secteurs d'activité.

Le plus grand nombre de ces étrangers est absorbé par le bâtiment et les travaux publics : 19.931. Viennent ensuite les services et les emplois domestiques (10.039), l'agriculture (7.165), la métallurgie (7.765), le forestage (6.523), les fonderies et aciéries (5.209), etc...

Les Espagnols dominent nettement dans le lot : 35.370. Mais les Italiens sont également nombreux : 21.877. On compte aussi 5.942 Portugais, 1.208 Allemands, 547 Belges, 394 Suisses, etc...

Les départements qui absorbent les plus fortes proportions de cette main-d'œuvre sont la Seine, la Seine-et-Oise, la Moselle, le Nord, le Rhône, la Saône-et-Loire, l'Isère.

L'Espagne reste en tête de l'exportation de chair à travail.

Les statistiques établies par la France, sont valables aussi pour la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, l'Australie, le Canada, etc...

On s'évade comme on peut de la misère et de l'esclavage, « bienfaits » des dictatures.

⁂

LES SEPT PLUS DANGEREUX GANGSTERS DE NEW-YORK SAUVENT SIX ENFANTS

EXTORQUEURS DE FONDS

Le gang Gallo est connu à Brooklyn pour être sans pitié. Son principal plaisir et travail : extorquer des fonds. Voilà trois mois, en décembre, la police leur a enlevé leur chef : elle avait surpris Joseph Gallo, connu dans le milieu sous le nom de « Crazy Joey » (Joey le fou), en flagrant délit de racketage.

Mais, mardi soir, un vent de bonté s'est abattu sur ces hommes dont le crime est la seule raison de vivre.

Ils étaient sept. Sept « Gallos » au petit chapeau aux bords rabaissés, aux épaisses lunettes noires, à l'éternel imperméable. Sept gangsters, les mains dans les poches, à la démarche lourde.

Ils s'apprêtaient à pousser la porte de leur quartier général, leur célèbre forteresse du « 51, President-Street », lorsqu'un épais nuage de fumée, sortant d'un appartement du troisième étage, au numéro 73, envahit la rue.

Au cri de ralliement de leur chef provisoire, Larry Gallo, le frère de Joseph, les sept hommes se précipitèrent vers la maison en flammes, grimpèrent quatre à quatre les marches et poussèrent la porte de l'appartement d'où jaillissaient des cris de terreur.

LES BANDITS FONT LA QUETE

Le premier arrivé aperçut Evelyn, 5 ans, dont les cheveux brûlaient. Il enleva sa veste, étouffa les flammes et descendit, doucement, tendrement, comme un bon père de famille, la petite dans la rue. Deux Gallo le suivirent, transportant sous leurs bras le reste de la famille : Frank, 6 ans ; Cedes, 4 ans ; Yolanda, 3 ans ; Emilio, 2 ans, et Juan, 10 mois.

C'est très possible que des honnêtes gens se seraient prudemment abstenus de risquer leur peau pour sauver six enfants.

⁂

A Sallanches (Haute-Savoie)

« J'AI EU UN ACCIDENT » DIT LE CHAUFFARD : IL AVAIT TUE MARTHE (23 ANS)

ANNECY, 2 février (dépêche « France-Soir »). — Les gendarmes de Sallanches (Haute-Savoie) ont découvert, hier, le chauffard criminel qui, mardi dernier, avait renversé une jeune fille, Marthe Ravier, 23 ans, et avait continué sa route, laissant sa victime rendre le dernier soupir.

Des morceaux de peinture et des débris de phare retrouvés, ainsi que les déclarations d'un automobiliste ont permis l'arrestation du coupable, M. Paul Bozon, 25 ans.

Lorsque les gendarmes se présentèrent à son domicile, Bozon changeait précisément le phare de sa voiture, à l'aide d'un phare volé. Pressé de questions, le chauffard, après avoir dit : « J'ai été accidenté hier », a tout avoué.

Celui-là, sans aucun doute, était un « honnête » jeune homme.

REPORTAGES

XIII - CHINA, *hoy*

Por Víctor GARCIA

Las orillas del gran lago son magníficas. El Muro de los Nueve Dragones, por si solo, ya justifica la visita al Pei Hai. Es una obra de arte en cerámica, esmaltada en colores variados, en la que se retuercen nueve dragones en relieve, todo ello muy bien logrado y en una proporción feliz que el amante del arte ya no olvidará jamás.

Una colina que se yergue en el centro del parque remata su verde frondosidad con una pagoda blanca del siglo XVII. Es la parte más elevada del parque y su punto de referencia constante. En sus alrededores hay siempre profusión de ajedrecistas absortos en el más inteligente de los juegos. El encuentro de dos campeones es seguido con interés por un gran público y una pizarra de cuatro metros cuadrados, colocada en sitio visible, permite seguir las jugadas y a medida que el jugador mueve sus fichas, van cambiando también la posición de las descomunales piezas del gran tablero.

El ajedrez chino, los ajedreces chinos, mejor dicho, ya que hay varias variantes, difiere del ajedrez que conocemos en Europa y en América. Sus piezas se llaman reyes, capitanes, elefantes, caballos, carros de asalto, cañones y soldados. Hay 16 piezas por lado y el tablero está dividido en su centro por el río que no todas las piezas —el elefante, por ejemplo— pueden franquear. Lo considero más complicado que «nuestro» ajedrez occidental, en todos los aspectos. Las veces que Sai Ming, el sobrino de Man Fang, en Hong-Kong, se entretuvo a enseñarme y a jugar conmigo, sirvieron para fortalecer aún más esta opinión.

La mentalidad oriental se ha agudizado más en estos juegos de la mente que no lo ha podido hacer la nuestra, siempre en marcha acelerada y jadeante para poder seguir el paso que la máquina nos marca. En el propio Japón, donde el ajedrez también difiere del de occidente —y del chino— este juego de reyes presenta una sutileza y unas variantes que también lo hacen sumamente más complicado que el «nuestro». Recuerdo que son 81 cuadros (nueve hileras de nueve) e intervienen 20 piezas por parte. Los japoneses lo llaman ajedrez chino, lo que hace suponer que es una deuda más que los nipones reconocen a la China.

TIENTSIN

Camino de Tientsin tuve ocasión de reflexionar en la enorme cantidad de tiempo que precisaría el visitante, de querer conocer la gran capital del norte y sus alrededores en sus más mínimos detalles. Mi tiempo fué demasiado mínimo y fué una de las raras veces que me sentí molesto por haber ocupado la posición del turista mundano, que atraviesa como una exhalación los lugares más venerables de la tierra, solamente para poder espetarles a los vecinos sedentarios de su país, un vanidoso: «Yo estuve allí».

El tiempo y la ignorancia del idioma hacen incompleta la visita de la mayoría de extranjeros que entran en China, este gran país al que han dedicado la mayor parte de su vida los sabios que nos dieran acceso dentro de la cultura milenaria y magnífica del gran Chung Kuo, sabios como Arthur Waley, Ferguson, Giles, Granet, Latourette, Legge, Wilhelm, que han hecho más por el acercamiento de los pueblos y la paz entre los humanos, al presentarnos la verdadera esencia de la civilización china, que todas las mociones diplomáticas de tratados de paz existentes.

Mi visita en Tientsin se limitó a visitar una fábrica de alfombras, especialidad muy reputada en toda China y entre los « connaisseurs » del extranjero que permiten el codeo de la alfombra de Tientsin con la de Persia en determinados casos. La Fábrica «Tientsin Kung Szu Hue Yung Titan Kung San» (Empresa mixta estatal-privada de fabricación de alfombras) se creó en 1909 y cuenta en la actualidad con más de 2.000 obreros y empleados, entre los cuales hay 400 mujeres. La producción anual es de 80.000 metros cuadrados de alfombras, siendo muchas de ellas extremadamente valiosas, ya que la fábrica cuenta con verdaderos artistas que realizan obras de arte magníficas en su género. El proceso de fabricación, posiblemente por el material empleado, difere del que se usa en Irán, siendo la alfombra de Tientsin mucho más gruesa y ofreciendo, al mismo tiempo, una mayor continuidad de diseño, al que ha tenido que escapar el persa, debido a su religión musulmana que, prohibiendo la representación de animales y personas, obliga al artesano a acudir al dibujo geométrico y a la filigrana. El proceso se inicia en el departamento dedicado al dibujo y de allí pasa al tejido. Las naves dedicadas al tejido son angostas, porque la fábrica está ubicada en un conjunto de viejas viviendas, donde se eliminaron los tabiques de separación solamente. Los tejedores, que es el paso siguiente al del aprendiz, trabajan encaramados en andamios que van descendiendo a medida que el tejido, que empieza en la parte más elevada, desciende a su vez. El trabajo más delicado es el de cortar la pelumbre sobrante, porque el mínimo descuido inutilizaría una pieza valiosa. Los tintes se aplican directamente a la materia prima y, también, una vez terminado el tejido. Hay alfombras con 50 colores diferentes.

El cortador, considerado como el más importante de los trabajadores, consigue ganar, a destajo, 130 yuanes. El dibujante puede alcanzar a 120 y el tejedor a 90. El grueso del personal, dedicado a trabajos auxiliares, gana sumas menores, que reducen el promedio de la fábrica a 50 yuanes.

El sistema social es, más o menos, el que ya conocemos en la Fábrica de Hilados N° 2 de Peking. La presencia de la mujer en la producción de alfombras data solamente del período pos-revolucionario, ya que la confección de alfombras era estimada como atributo genuinamente masculino.

En la sala de recepción sirven el té de costumbre, mientras, desde la pared, nos observan las caras serias y ceñudas de la plana mayor marxista. Por todas partes hay pasquines pegados contra la pared, condenando al «derechista» y clamando por un aumento de producción.

Imágenes del Canadá

Del Renacimiento Separatista en Québeq a la Repùblica Laurentia

Cuando, por los avatares de la vida, en un país o territorio cualquiera, se encuentran multitud de gentes procedentes de las distintas latitudes del Globo, con sus respectivas características, culturas, creencias, costumbres e idiomas; es muy difícil crear lo que propiamente llamamos una nación. Dado precisamente, a que los diversos valores e intereses que han de formar el denominador común de los ciudadanos, se mantienen indefinidamente distanciados entre sí, para satisfacer el egotismo de raza unas veces, el de clan, o, simplemente, el de algún individuo encastillado otras.

Sólo el tiempo será capaz de destruir las rémoras que embargan las generaciones presentes, abrumadas de prejuicios, para facilitar el acercamiento y armoniosa convivencia de las futuras en ambiente de tamizado intelecto.

El renacimiento separatista en Quebeq empieza a alarmar los medios oficiales de Ottawa, los de las provincias y los ciudadanos en general a través del Canadá. Mas la verdad es, que este espíritu de independencia no ha dejado de alentar jamás en los corazones franceses, extraordinariamente ligados a sus tradiciones, religión y lengua; así como a la «patria de origen».

Pocas naciones colonizadoras han tenido servidores tan tenaces y fieles, como Francia, a pesar de que sus reyes de la época, Louis XIV y Louis XV, se interesasen más en los asuntos militares en Europa el uno y de la sensualidad femenina de madame Pompadour el otro, que de los aguerridos soldados y pioneros francos, abandonados a su suerte en desigual batalla, de uno contra veinte, librada con toda ferocidad en lucha de guerrillas en los frondosos e impenetrables bosques de Norte América.

Según la historia, el número de personas llegadas a Nueva Francia en calidad de residentes permanentes, antes de la conquista por los ingleses, no excedió de diez mil.

Por A. ORRANTIA

Para el 1760, año de la capitulación, éstos habíanse multiplicado a sesenta mil, mientras que las colonias británicas vecinas, contaban con un millón tres cientas mil almas. Teniendo en cuenta los efectivos de ambos bandos, los ingleses debían haber vencido cincuenta años antes, mas la superioridad espiritual y táctica que animaba el elemento francés a batirse, hizo que los albiones sufriesen mil descalabros, hasta que, al fin, el fanático e intransigente Pitt, vino sobre el terreno a organizar el ejército desmoralizado.

Este ardor y coraje de que los franceses hicieron prueba durante el largo período de guerra con Inglaterra, hízolos, aún vencidos, acreedores del mayor respeto por parte de ésta. El Acta de Quebeq —considerada intolerable por los habitantes de Nueva Inglaterra y que un año más tarde debía dar el chispazo que originara el estallido de la Revolución Americana— otorgaba más privilegios a los católicos «Canadiens» que los mismos ciudadanos ingleses disfrutaban en casa.

Pero esa benevolente transigencia de la Gran Bretaña no dejaba de ser más que una muy sútil maniobra política, con vistas a ganarse la confianza de los habitantes, en momentos álgidos, que la presión de sus mismas colonias del Sur aumentaba peligrosamente, al extremo de llegar a la consabida explosión.

Los resultados fueron satisfactorios, pues tanto durante la contienda de 1775, como en la guerra del 1812, los franceses se mostraron leales al imperio británico. Y por bastante tiempo, hasta se llegó a creer en la buena fé de los nuevos amos. Sin embargo, los acontecimientos futuros demostrarían claramente la equivocación, poniendo al descubierto los designios secretos que acariciaba el alto mando británico.

El intento de unificar las dos provincias —Alto y Bajo Canadá— hoy Ontario y Quebeq, que formaban el Canadá y hacer del Inglés la lengua oficial, causó terrible desconcierto en el derrotado, pero invencible pueblo, que al fin acallaba su orgullo con la satisfacción de haber perdido la guerra y ganado el bienestar. Inclusive los más ardientes defensores de la cooperación, como era Louis Joseph Papineau, que había hecho mil veces la apología del nuevo régimen y que no cesaba un instante de cantar sus glorias, se sintieron hondamente defraudados.

Desde aquel momento, su verbo elocuente se pondría al servicio de la «Nation Canadienne», exhortando a los «Enfants du sol» a la revolución.

Efectivamente, a fines de 1837, la revuelta se produjo, encabezada por el mismo Papineau. Los rebeldes, basándose en las violaciones que el Estado de Inglaterra había cometido contra las leyes dictadas por el anterior rey, George III, y haciendo uso de los derechos sagrados que la «divina providencia» les daba para tirar cualquier gobierno que abusase de los fines para los cuales fué creado, convertían el Bajo Canadá en República y hacían pública solemne Declaración, seguida de quince puntos, la cual es verdaderamente interesante por la liberalidad de sus artículos.

La insurrección no recibió el apoyo deseado y pronto fué sofocada. Lo mismo sucedió con la que simultáneamente se producía en el Alto Canadá, capitaneada por Mackensie. Mas los objetivos eran dis-

(suite en page 6)

L'ECOLE MODERNE

(Suite de la page 8.)

Artigas, qui déclarait en mai 1957, à Séville, que l'Espagne comptait quatre millions d'analphabètes et, sur ce chiffre colossal, il fallait nombrer deux millions d'enfants.

En 1956, le ministre de l'Education, Jesus Rubio, disait :

« Il faut mille écoles par an pour suivre l'augmentation démographique, plus de 25.000 pour combler le déficit. »

Le 22 juin 1956, le journal « Hoy » portait en information que dans la province de Badajoz il manque 50 % d'écoles .Mais de celles existantes, près d'un quart ont besoin de restaurations sérieuses, tandis qu'un autre quart devraient être reconstruites.

L' « A.B.C. », autre journal du régime, faisait l'aveu, en daté du 18 novembre 1950, déjà, « que 50 % de la population d'âge moyen ne va pas à l'école, 90 % des apprentis de divers métiers sont analphabètes ».

Inutile d'en chercher les causes, avouées d'ailleurs : l'insuffisance d'écoles auxquelles il faut ajouter les nécessités économiques qui font que les enfants doivent être mis au travail dès leur jeune âge, afin d'augmenter les rentrées de salaires dans la famille.

Le 16 juin 1956, « La Vanguardia », de Barcelone, avoue que « tant qu'il y aura des milliers de petits sans école, tout le programme culturel pêchera à la base ».

La propagande culturelle du régime, cependant, ne cesse d'exalter les tentatives d'efforts que l'on projette de réaliser. On pouvait lire en grande manchette, dans le « Journal de Barcelone », qu'en juin 1955 il fut proposé un emprunt de deux milliards cinq cents millions de pesetas pour permettre la construction de ces 25.000 écoles.

Mais cette pluie d'écoles est restée pour le futur. En avril 1958, on retrouve dans la presse cette information :

« Barcelone et sa province manquent d'écoles ; 7,64 % de la population est composée d'enfants d'âge scolaire ; 12.000 enfants jouent, courent dans les rues faute d'écoles pour les héberger, et toujours ce sont les faubourgs industriels qui manquent d'écoles, comme de bien entendu...

On peut penser que, pour 1955-1956, 632 écoles publiques furent créées. C'est peu, vu les énormes besoins. Comparé à l'effort réalisé par la République qui, entre 1931-1935, construisit 20.000 écoles, on peut se rendre compte des « progrès » accomplis sous le nouveau régime.

Quant aux programmes d'éducation, ils mériteraient d'être analysés car, chez Franco, ce qui importe c'est que l'enfant ait une formation religieuse, morale et sociale. Lorsqu'on sait que l'Espagne est officiellement un Etat catholique, on peut s'imaginer ce que cela comporte : prières, catéchisme, matières religieuses, évangile, doctrine chrétienne, histoire sainte, auxquels s'ajoute la formation politique, c'est-à-dire l'enseignement des hauts faits phalangistes.

En fait, travailleurs et dirigeants doivent être satisfaits de leurs conditions d'existence, le respect étant de mise, l'amour mutuel de rigueur... sans blague !

Le texte officiel de l'enseignement peut se résumer à ceci : « rétablir à l'école le sens religieux qui en avait été éliminé, afin qu'elle cesse d'être laïque et que l'enseignement de la religion et de l'histoire sainte soit obligatoire ». On se demande comment peut s'insérer la formation de la personnalité morale de la jeunesse sur une ferme conception religieuse et morale, aussi bien que patriotique et humaniste !

Religion d'Etat, le catholicisme se révèle la plus dangereuse mainmise sur l'esprit.

L'Espagne franquiste nous livre le secret de ce qu'est un régime totalitaire et qu'importe le drapeau sous lequel il se cache.

Le « Journal de Barcelone », du 9 avril 1958, se lamentait cependant en ces termes :

«... et quand nous aurons des écoles, alors, hélas ! il nous manquera des maîtres. Ce panorama est désolant. Le recensement actuel des élèves-maîtres de Barcelone ne dépasse pas 30... Personne n'étudie pour être maître. Les causes sont évidentes : 1.200 pesetas mensuelles comme traitement de début. Quand il faut un maître intérimaire, on ne trouve pas de candidat, même en cherchant à la loupe. Et dans les départements, la crise est encore plus aiguë. »

On doit se souvenir qu'en 1954, un concordat fut signé avec le Vatican. Il accentuait l'influence de l'Eglise.

Art. 26 : « Dans tous les centres d'enseignement, de quelque ordre et de quelque degré que ce soit, publics ou privés, l'enseignement s'adaptera aux principes du dogme et de la morale de l'Eglise catholique.

« Les ordinaires (autorités ecclésiastiques) pourront exiger que ne soient pas permis, ou que soient retirés les livres, publications et matériel d'enseignement contraires au dogme et à la morale catholique. »

Art. 29 : « L'Etat aura soin, dans les institutions et les services d'information de l'opinion publique, en particulier dans les programmes de radio et de télévision, de donner la place convenable à l'exposition et à la défense de la vérité religieuse, assurée par des prêtres et des religieux. »

Vérité religieuse ! On croit rêver d'entendre un tel mariage de non sens. Mais en Espagne tout est surveillé, contrôlé, tout appartient à l'Etat et tout es supervisé par l'Eglise.

Qui ne s'incline pas devant le règlement professionnel, la surveillance des activités, la censure des journaux, peut être châtié, indépendamment, cela va de soi, des délits reconnus par la législation pénale.

Le prestige de la nation et celui du régime l'exigent, car il est en jeu et c'est ce qu'il importe.

Mais revenons à la situation qui existait au moment où Francisco Ferrer essayait de réaliser pratiquement ses ambitions de réformateur de l'enseignement et insufflant des données rationnelles de la façon d'enseigner.

(A suivre)

COLLABORATION

Comentario

"Con el módulo de lo religioso"

HABIA de transcurrir ese «corto» espacio de tiempo que media entre 1939 y el año que ha dos meses consumió sus 365 días y 6 horas de presencia activa en la era que vivimos, para que cuantos españoles deambulamos por ese mundo, albergue de tantísimos «pecadores», pues los del interior de España no lo advierten en forma alguna, supiéramos ciertamente que nuestro solar hispano es el único recinto de la tierra donde la vida de sus moradores discurre por el anchuroso campo de «la más floreciente prosperidad», gracias a los «Cielos» que tuvieron la merced de conceder al pueblo español el especial privilegio de estar bajo la «capitanía» del Caudillo, a quien Dios, si bien le hizo rechoncho, le dotó de tan asombroso «talentazo», que por merecimientos propios es el más grande «genio» de cuantos caminan a dos pies por la superficie terrestre.

Y, pues, cosa semejante, no se diô jamâs en parte alguna de las registradas en la Geografía Universal, justo es que, como españoles que somos, nos mostremos «orgullosos» de que un tal «capitán», desde su cabina de El Pardo, dirija la nave española hacia las más insospechadas metas de «bienestar» nacional; las cuales no ha coronado ya, no por falta de ganillas, sino porque 23 años de mando omnipotente no son tantos, como muchos creen, para dar cumplimiento a las grandes «realizaciones» que tiene en cartera. Pues, asi como fueron muchos los estropicios causados, «involuntariamente», a España, por la tremolina que armó el Generalísimo con su empresa «liberadora», mayores son los «arreglos» que viene haciendo paso a paso, sin prisa, pues no se trata de ninguna carrera de galgos, hasta dar cima a su gran «arreglo» final. Y entonces será cuando el pueblo español «gozará» de una vida «placentera», mientras los demás reventarán de «envidia» por no haber sido regidos por «caudillos» como don Paco.

Y como en España todo lo caudillal marcha en esa derechura, el pasado año Su Excelencia, al llegar la víspera de su final (No vayan ustedes a confundir el sentido de la frase, porque peque de anfibologia —vicio de dicción en el cual también incurrió Cervantes, al escribir, entre otras: «Dios está en los Cielos, *que* juzga los corazones»—, pues mi intención es «no» dar a entender que el Caudillo está en visperas de su final, por cuanto me consta que el amparo del «angel» custodio lo acoraza, cual ha quedado probado en el accidente de caza sufrido por don Paco, en la tarde del 24 de diciembre último, en el que la escopetita bien pudo reventar por la culata, y, sin embargo, gracias a «Dios» no estalló por ahí, porque la consecución de la total «prosperidad» patria es misión suya, y de nadie más), nos hizo saber —y a cuantos escuchas tiene en el extranjero—, con esa «desenvoltura de hombre que maniobra, con la experiencia de aquel a quien la vida le ha llamado a batallar, que en todas las empresas en que se juega el riesgo y la fortuna la benevolencia de Dios es esencial», como asi lo demostró «nuestra misma Cruzada y los años que inmediatamente la siguieron», que por si mismos «constituyen una muestra clara del favor y la protección del Cielo sobre los españoles», o séase «lo que los profanos llaman el milagro español». Por eso, «si constituímos un pueblo católico, lo espiritual debe pasar al primer plano de nuestras inquietudes, y el resurgimiento de nuestra Patria hemos de medirlo... con el módulo de lo religioso». Por ello, «en lo que corresponde al César, en el campo de lo temporal, jamás ha existido en nuestra Patria ningún régimen ni ningún Gobierno que hubiera hecho lo que el Estado español y sus Gobiernos vienen haciendo por el resurgimiento de la fé... con las medidas de auxilio a la Iglesia y a sus jerarquias.»

He aquí por qué el «Hacedor» lo ha elegido y lo guarda. Porque, ¡porras! para cuantos se desligan de «los principios de la Ley divina... no tarda en llegar el castigo sobre sus empresas», cual sucedió a Hitler y a Mussolini» en la última gran contienda, pues «pese a los primeros triunfos deslumbrantes, Dios no pudo permitir la victoria de los que obraban contra su Ley». Y como, a juicio de don Paco, los fracasos y los desastres que surgen en la vida de los mortales, obedecen a ese obrar contra la «Ley divina», es presumible que el señor Salazar, tal cual se están poniendo las cosas por esos lugares ultramarinos de su madre patria, esté más que mosca después de haber escuchado al Caudillo exponer, en su Mensaje de fin de año, las lineas maestras de su táctica de desligarse de aquellos a quienes el santo se les pone de espaldas. Y un día cualquiera haga trizas el Pacto Ibérico, alegando que el tal huele a azufre. Sin que ello impida, naturalmente, a Oliveira y los suyos, llegado el caso, albergarse en el recinto «católico» de Su Excelencia como unos heréticos más, de los tantos como circulan por todo el ámbito de la geografía española, los cuales, a juzgar por los «malas lenguas», lo están pasando de miedo.

No es la primera vez que don Paco, haciendo gala de su gran «clarividencia», usa de su «originalísima» táctica, basada en escurrir el bulto, o sacudirse las pulgas a tiempo y en lo del pescador que negó tres veces al Maestro, antes de que cantara el gallo. Claro que don Paco no es San Pedro, que... ¡hay que ver cómo acabó el pobrete!

Salvador INIESTA.

« Quinet », de F. Aláiz.

El libro que no debe faltar en ninguna biblioteca.

5,00 NF.

Pedidos: Servicio de Libreria. — 1, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

Y vamos hacia el sexenio

Nos está pareciendo que la tragedía húngara lleva trazas de seguir los tristes pasos del silencio mundial que señalaron a su tiempo —y continúan señalando a 23 años vista—, la derrota del antifascismo español. ¡Extraño destino el de estos dos pueblos, clave de la horrenda sima en que la humanidad se ha dejado caer en lo que va corrido de este siglo! Fascismo blanco; fascismo pardo; fascismo rojo. Toda una misma cosa mala. Y en medio de todo, los 33 meses de esforzados y sangrientos combates de los años 36-39, y los escasos —pero largos y crueles días comprendidos entre el 23 de octubre y el 4 de noviembre de 1956.

En efecto: el pasado 23 de octubre de 1961 se cumplieron cinco años del estallido de la revolución húngara, la que en medio del mismo abandono que experimentara la española de 1936, fué aplastada por los tanques rusos a los pocos días, exactamente el 4 de noviembre. Y vamos entrando en el sexenio de tan funesta fecha para los anales de la justicia y de la libertad, y constatamos que pocos, muy pocos de los que ayer vibraron de emoción frente al valiente gesto de los obreros y campesinos de Hungría mártir, han sido y son capaces de mantener el mismo diapasón de simpatía; mucho menos aún son los que siguen comprometidos con la gigantesca lucha.

Una vez más los fascismos —no importa el color con que se vistan—, se siguen dando la mano y el mundo contempla cómo es respetada toda pretensión de abuso estatal y totalitario. Se dice que son otros problemas de mayor urgencia los que reclaman la atención de los enemigos de toda tiranía: ¡mentira! puesto que lo básico es y será siempre lo esencial en todos los terrenos. Y en el caso preciso del combate sin tregua contra el totalitarismo, los que internacionalmente proclaman la necesidad de esa lucha, estân justamente obligados a interpretarla de la única manera que se puede y debe interpretar: partiendo de la base hacia arriba. Si en esta preocupación por la libertad y el bienestar humanos se olvida España y se olvida Hungría, cuantos pretenden ser paladines veraces de esa acción, pueden reclamar para si la famosa frase de Simón Bolivar, pronunciada al término de sus días: *«He arado en el mar»*.

Una vez más ha quedado también demostrada, hasta la saciedad, la superficialidad o la mentira de los representantes de las naciones unidas que tanto prometieron en su hora al pueblo español antifascista. También en el caso de Hungría prometieron hasta por los codos, para terminar por echarlo todo al olvido de la conveniencia particular de cada uno de los Estados allí presentes. Véase lo publicado, con fecha 5 de noviembre de 1956 —a raíz de la derrota del pueblo húngaro—, en el «New York Times», bao la firma de Lindesay Parrot:

« La Asamblea General aprobó hoy una investigación de las Naciones Unidas en Hungría. La Organización de setenta y seis naciones deploró el empleo de la fuerza por la Unión Soviética para aplastar la rebelión húngara y pidió al gobierno soviético que renuncie a intervenir en los asuntos húngaros. Se pidió al gobierno soviético que retire sus ejércitos «sin dilación».

«La Asamblea... pidió al secretario general Dag Hammarskjoeld que envie sus representantes a aquel Estado de la Europa Central. La resolución ordena a los investigadores internacionales que examinen la situación creada por la «intervención extranjera» y propongan los medios para ponerle fin. Pide al nuevo gobierno de Hungría y al gobierno de la Unión Soviética que permitan viajar libremente a los observadores, los cuales informarán al secretario general...

«La votación se efectuó poco después de las ocho de la noche. Cincuenta naciones apoyaron la resolución. Ocho se opusieron a ella y quince se abstuvieron. La oposición estuvo integrada por el bloque soviético... »

No queremos ofender a Platón al suponer que todas estas promesas de adhesión y simpatía de los gobernantes «unidos» tengan un cariz platónico, pues cualquiera se da cuenta de que lo tramado en las alturas del poder por los poderes reunidos, es mucho más pernicioso que una simple falta de amor caluroso y afectivo. Estúpido sería esperar ninguna solución a problemas vitales humanos de parte de aquellos que si bien se insultan cuando lo creen conveniente, no por ello dejan de besuquearse frente a mesas bien repletas de viandas deliciosas y licores surtidos, cuando actúan en serio.

Es el encendido querer de los de abajo, lo que reclamamos para instantes de recordación como el que nos ocupa — o los que nos ocupan, diríamos mejor —. Es la permanencia en el espíritu de los que sufren esclavitud, de un sentimiento de rebeldía ante las sublimes gestas que alumbran el camino de la reivindicación, lo que menos se puede pedir en estos tiempos de odio. Y si tampoco eso puede ser tenido en cuenta, quiere decir que se continúa retrocediendo más y más y que cada año que pase sin sentir y se adentre en el silencio de los mártires de Hungría y los de España, puede contarse un siglo de avance hacia la caverna. Ni más ni menos o en todo caso, mejor más.

No es a los amigos de arreglar los asuntos a estacazos, para los cuales van dedicadas las presentes y otras líneas, no. Es necesario hablar claro para los que meditan y se inquietan por un amor verdadero hacia las causas justas. Completamente inútil es pedirle peras al olmo y pedir ésto es lo mismo que esperar reivindicación de los autoritarios.

¿De qué modo coordinar semejante posibilidad? ¿Están los Estados en el mundo para defender reivindicaciones humanas? Por eso es que caemos en el ridículo de clamar a las puertas de los grandes, ni tampoco de los «pequeños» erigidos en usufructuarios del poder y la riqueza. Pero nos parece que los otros «pequeños», los sinceros, los consecuentes, los que aspiran a una vida más elevada y bella, esos sí que no pueden hacerse los sordos frente al quinquenio húngaro, como tampoco frente al eterno recuerdo del pueblo español antifascista. Estos deben obrar de acuerdo con la esencia de gestas tan vitales.

COSME PAULES

«Nuestro pavés no romperás, torpe burgués, atrás, atrás».

Del himno « HIJOS DEL PUEBLO», grabado en disco.

Aún quedan algunos ejemplares al precio de 11 NF.

Pedidos a: M. Celma, 4, rue Belfort, TOULOUSE (H.-G.).

FEUILLETON « ESPOIR » **Número 9**

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ **Ediciones C.N.T.**

Por Luisa MICHEL

«Debiera detenerme aquí; pero muchos otros ultrajes esperaban en Versalles el cadáver de aquel gran pensador revolucionario; si no los hubiese visto, nadie me haría creerlos.

«Es, pues, indispensable que conduzca al lector a Versalles, la ciudad infame y maldita, para referir lo que ocurrió hasta el momento en que fuí separado del cadáver de Flourens.

«Mi amigo había cesado de sufrir; mi gran sufrimiento empezaba en aquel instante.

«Cuando el asesino de Flourens hubo partido, yo quedé a la merced de los gendarmes, que aullaban como hienas en torno mío.

«Se me hizo levantar y se me colocó en pie junto al cadáver de Flourens para ser fusilado.

«Uno de los gendarmes tuvo la idea de dirigirme la palabra; habiéndole respondido con horror y disgusto, hizo llover sobre mí una avalancha de insultos y de golpes.

«Este contratiempo me salvó la vida; un subteniente de gendarmería que acertó a pasar por allí me preguntó cómo me llamaba.

«—Es el ayudante de campo de Flourens — respondieron los gendarmes.

«—¡Qué lástima! — dijo el subteniente. — No es aquí donde ese debió morir; debió ser fusilado en Versalles.

«Hablando de mí, añadió:

«—Sujetad a ese tunante como es debido; será fusilado mañana con otros canallas que hemos hecho prisioneros.

«Fuí sólidamente agarrotado y depositado, con el cadáver de Flourens sobre las piernas, en un vehículo.

«Pusímonos en camino para Versalles en medio del escuadrón de gendarmes de a caballo.

«La noticia de la llegada de Flourens nos había precedido.

«A la puerta encontrábase un regimiento de soldados que, ignorando su muerte, sacaban las baquetas de sus fusiles para herirme.

«Llegamos en mitad de una población ebria y feroz que aullaba: ¡A muerte, a muerte!

«En la prefectura de policía fuí depositado en un aposento con el cadáver de Flourens a mis pies.

«Criaturas elegantemente vestidas, la mayor parte acompañadas de oficiales del ejército, entraban sonrientes a ver el cadáver de Flourens. No se asustaban; de un modo infame y vil hurgaban con la contera de sus sombrillas los sesos de aquel muerto.

«Por la noche fuí separado para siempre de aquel querido amigo y encerrado en las cuevas.

«Así fué asesinado y ultrajado después de su muerte Gustavo Flourens por los bandidos de Versalles.»

¿Tuvo Flourens la visión de la hecatombe ante los primeros horrores cometidos por el ejército de Versalles? ¿Juzgó hasta qué punto los hombres de la «Commune», como él confiados, generosos, prendados de las luchas heroicas, estaban vencidos de antemano por las traiciones, por la infame política de mentira seguida por el gobierno?

Yo formaba parte de aquella especie de 61° batallón de Montmartre, cuerpo de ejército de Eudes, y hubiera podido comprobar, si de ello no hubiera estado ya segura, que ni el temor de morir ni el de dar muerte, sino la apelación de la idea a través del grandioso aparato de una lucha armada, es lo que queda en el pensamiento.

Después de haber tomado los Molineaux, se entró en el fuerte Issy, en donde a uno de los nuestros se le llevó la cabeza un obús.

Eudes y su estado mayor se establecieron en el convento de los jesuítas de Issy.

Dos o tres días después, la bandera roja desplegada, iban a encontrarnos unas veinte mujeres.

Viéndolas acercarse de aquel modo, los federados reunidos en el fuerte saludaron.

Respondiendo al llamamiento que habíamos publicado en los periódicos, curaban a los heridos en el campo de batalla; y, en muchas ocasiones, utilizaron el fusil de un muerto, muriendo a su vez

INTERNATIONALE

Conclusiones lógicas

Supongamos une familia que dispone de alubias, garbanzos, patatas y lentejas, pero que además de la desgracia de no apetecerle ninguno de estos legumbres, tiene la de no disponer en absoluto de los medios que le permitirían adquirir otra alimentación. Así el problema, los miembros de la familia rechazan sistemáticamente las legumbres que están a su alcance, y, poco à poco, van muriendo de inanición ante la imposibilidad de procurarse otra cosa. En lógica, lo normal hubiese sido que comieran alubias, garbanzos, patatas o lentejas, aún corriendo el riesgo de alguna pequeña indigestión, con la fundada esperanza de superar los impedimentos y de comer más tarde a su gusto, pero habiendo optado por el principio inflexible de ayunar, se cerraron estúpidamente el camino del mañana y prefirieron perder la vida, antes que ofrecer al paladar un alimento que, con razón o sin ella, les resultaba extraordinariamente desagradable. Familias como esta es posible que no exista ninguna, pero estableciendo un paralelo que no me parece absurdo, lo escrito me obliga a pensar en nuestra organización que podría correr el riesgo, si adoptara ciertas posiciones, de encontrarse en idéntica situación que la familia a que vengo de referirme.

¿Por qué llego a esta conclusión? Véasmolo. Podemos oír y leer en nuestros medios manifestaciones muy parecidas a las que siguen: «Voto en contra de etiquetas que no se ajusten a nuestra indiscutible calidad antifascista; no estoy de acuerdo con alianzas que nos obliguen a sentarnos al lado de gentes poco «gratas»; discrepo de pactos que nos impongan concesiones o que nos disminuyan; soy contrario a toda suerte de contactos nacionales o internacionales que no se ajusten a nuestros principios ideológicos; no admito revisiones, reconsideraciones, estudios o decisiones que pongan en tela de juicio lo que siempre fuimos; rechazo el uso de un lenguaje que no sea fiel reflejo de nuestros fines ideológicos o que pueda ser distintamente interpretado; me opongo al concepto de «posiciones aconsejadas por los acontecimientos» y soy formal, reiterando la opinión de que nada de lo nuestro ha de verse en ningún caso alterado. Muchos son los compañeros que por convicción o por sistema hacen suyas semejantes expresiones, y si este estado de ánimo se impusiera como norma, sin que en contrapartida se ofrecieran soluciones capaces de vencer los múltiples obstáculos que separan la realidad franquista del porvenir que deseamos, es evidente que nuestra organización podría verse, a más corto o largo plazo, en el trance de desaparecer, porque rechazando lo asequible y no pudiendo aplicar lo deseable, se iría anquilosando hasta transformarse en cuerpo muerto, sin ninguna garantía de porvenir.

Cierto, muy cierto, que lo ideal sería poder propugnar y desencadenar la revolución social, que sería maravilloso vivir plenamente el comunismo libertario y que veríamos colmadas todas nuestras esperanzas si en lo inmediato fuésemos capaces de cambiar la faz de España y del mundo de acuerdo con la perfección que encierran nuestras ideas. Pero como todos estos buenos deseos no son por el momento susceptibles de pasar al estadio de las realidades, esta evidencia, por mucho que lo lamentemos, ha de permitirnos adoptar posiciones que sean compatibles con lo que es hacedero y que no nos obliguen a una inactividad que podría sernos fatal. Nos interesa en gran manera asegurar las posibilidades del mañana, gracias a la acción del presente, incluso si en algunos de sus aspectos pareciera revestir un carácter de concesión o de disminución, contrario a nuestras aspiraciones finalistas.

Es indispensable que nos impongamos de una realidad que nadie puede lógicamente discutir: la continuidad del régimen de Franco o de algo parecido durante un período, por ejemplo, de otros diez años, es casi seguro que cerraría definitivamente el capitulo reservado a la historia del anarcosindicalismo español. La generación del 36 habría prácticamente desaparecido, quedaríamos sin continuadores de nuestra obra y lo que fué dejaría de ser, por grande que fuese la buena voluntad que desplegáramos o desplegaran los escasos militantes que todavía quedarían en pie. Ahora, por consiguiente, lo que ha de guiar todos nuestros pasos es la lucha contra el régimen español, porque mientras persista el sistema, nada podremos emprender con suficiente alcance, para que nuestras ideas se abran camino en el seno de las masas laboriosas de España.

Debemos, por lo tanto, sin negarnos a nosotros mismos, consentir los sacrificios (si tal se consideran) que nos impongan las circunstancias, pues lo primordial es colaborar plena y desinteresadamente en todas las actividades que se desarrollen con vistas a conseguir la liberación de nuestro pueblo. Estoy convencido de que esta actitud positiva en nada habrá de desmerecernos y creo sinceramente que ha llegado el momento de no pararnos en nimiedades sin alcance, ya que lo único que cuenta, paralelamente a la caída del franquismo, es asegurar el porvenir de la C.N.T., que sería inexistente sí ateniéndonos a consideraciones ideológicas, optáramos en favor de un inmobilismo que nos conduciría, sin lugar a dudas, al más estúpido de los fracasos. Repito, pues, para terminar, que si no queremos parecernos a la familia de que hablé al principio, hemos de afrontar el presente con alteza de miras, sin vetos absurdos y firmemente decididos a obrar positiva y prácticamente en la defensa de los intereses generales del pueblo español.

Pensemos, compañeros, que sin la libertad recobrada, ni lo que somos ni lo que pretendemos, tendrán su equivalente en el mañana. Comprendamos igualmente que todo esto no quiere decir, ni mucho menos, que hemos de olvidar lo que somos. Quiere simplemente decir que para ser mañana, es indispensable que en el presente estemos a la altura de las circunstancias.

A. TARRAGO.

Segundo Congreso de Federaciones Locales del Nùcleo del Brasil

Los dias 7 y 8 de octubre de 1961, se celebró en Sao Paulo (Brasil), el segundo Congreso de FF. LL. del Núcleo de la C.N.T. de España en el Exilio. Asistieron representaciones de Río de Janeiro, Sao Paulo, Porte Alegre y Santos, asi como una delegación de la Alianza Libertaria del Brasil.

Tenemos a la vista las actas de este segundo Congreso, a través de cuya lectura apreciamos el interés, la pasión y la voluntad que aportan nuestros compañeros exilados en el Brasil a la discusión de los problemas que afectan al movimiento en su conjunto.

Grupo de delegados al Congreso.

Experimentamos gran satisfacción al encontrar viejos y entrañables conocidos entre los delegados asistentes a este Congreso. Entre ellos, al compañero Manuel Pérez, representando Río de Janeiro y a los compañeros Pujol y Fernández, representando Porte Alegre, asi como Brillas, representando Sao Paulo, además de otros militantes que con nosotros compartieron todos los sinsabores del Exilio y todos los esfuerzos manumisores de nuestra heroica lucha en España.

Las delegaciones presentes informaron de sus actividades en cada región de ese vastísimo pais, asi como de sus contactos con los demás sectores antifascistas, con vistas a la organización del Frente Antifascista, del que es heraldo la Comisión Coordinadora de Fuerzas Antitotalitarias, ya existente en el Brasil.

Nos parece muy interesante asimismo el informe de la Delegación del Movimiento libertario brasileño, por lo que ella tiene como aporte histórico y como aleccionamiento.

Otro de los acuerdos tomados y que consignamos, es el de propiciar la constitución de un Secretariado de Relaciones del Continente Americano, propuesta emanada de Venezuela y de Méjico y, según parece, del Secretario de Coordinación del S.I. en la época, cuando se encontraba por aquellos parajes. Se acordó aceptar la propuesta, designando a México como lugar más indicado.

Se acordó asimismo que «Solidaridad Obrera», de México, pasase a ser portavoz del Núcleo del Brasil.

El compañero Manuel Pérez, presidiendo una sesión.

Se tomaron otros acuerdos, que, en su día, deberán ser sometidos a la base orgánica de la C.N.T. de España en el Exilio y que no consideramos oportuno reseñar en esta breve exposición.

El Congreso duró dos días y terminó con un discurso de clausura de uno de los miembros de la Delegación de la Alianza Libertaria brasileña, compañero de 80 años de edad, que tuvo palabras de tal elevación moral, y de tal enaltecimiento de la obra de la C.N.T. española, que todos los presentes se sintieron hondamente conmovidos.

Terminó el Congreso el día 8 de octubre, a las siete de la tarde, separándose todos los delegados con el firme propósito de trabajar incansablemente a favor de la liberación de España y por la difusión y engrandecimiento del anarquismo internacional y de las organizaciones obreras que han comprendido claramente que la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos.

Sumario de «A.I.T.»

Número 47 (Enero)

Editorial: Perspectivas del mundo. — Des tournants décisifs. — Les « gueules noires » révoltées, par Pierre Noirac. — Derrière le rideau de fer : U.R.S.S., sujet en vedette, par G. Orlov. — Rapport de la C.N.T. bulgare au XIe Congrès de l'A.I.T. — De la presse. — Khrouchtchev et Staline, par G. B. — Nouvelles du Monde.

Chioro orientamento. — Lavoriano, per la U.S.I. — Il problema di fondo dell'anarchismo.

Obrerismo asegurado, por Cosme Paules. — Ironía de la suerte, por Balkanski. — Las influencias represivas y desviaciones de la dialéctica, por S. Fernández. — Perfil de un futuro complejo, por Severino Campos. Actualidad comentada, por Palafolls. — Noticias del mundo.

Diez páginas de interesante texto con varios grabados.

SUSCRIBIOS A « A.I.T. »

Precio del ejemplar : 0,50 NF.
Suscripción semestral : 4,00 NF.
Dirección : 4, rue Belfort, Toulouse y Bourse du Travail, place St-Sernin, Toulouse.

tantas de ellas que con sus nombres se llenarían varios volúmenes como el presente.

Yo sabía estar siempre con las que venían a encontrarnos al fuerte de Issy; pero con frecuencia me hallaba entre mis camaradas de las compañías en marcha; habiendo empezado con ellos, permanecía entre ellos y creo que no era un mal soldado. La nota del diario oficial de la «Commune» a propósito de los Molineaux (3 de abril) — número del 10 del mismo mes — era exacta. En las filas del 61° batallón combatía una mujer enérgica, que dió muerte a muchos gendarmes y a bastantes guardianes de la paz.

Cuando el 61° se retiraba por algunos días íbame con los otros; por nada del mundo hubiera querido dejar las compañías en marcha, y desde el 3 de abril, hasta la semana de mayo, no pasé en París sino dos veces medio día. Así es que tuve por compañeros de armas a los soldados de las avanzadas en los altos brezos, a los artilleros de Issy et de Neuilly, a los exploradores de Montmartre; así es que vi cuán bravos fueron los ejércitos de la «Commune», en cuán poco estimaron su vida mis amigos Rouvier, Eudes, Cecilia, Dombwroski, etc., etc.

— VII —

RECUERDOS

Había primero escrito este volumen sin contar nada de mí; ante la observación de mis amigos, añadí algunos episodios personales a los primeros capítulos, a pesar de lo violento que aquello era para mí; luego se produjo un efecto opuesto; conforme avanzaba en el relato, gusté de revivir aquel tiempo de la lucha por la libertad, que fué mi verdadera existencia, y hoy quiero dejarla aquí mezclada.

Por esto miro en el fondo de mi pensamiento como en una serie de cuadros en que pasan juntas miles de humanas existencias desaparecidas para siempre.

Hénos en el Campo de Marte, las armas en pabellones; la noche es bella. Hacia las tres de la mañana se echa a andar, creyendo ir hasta Versalles. Hablo con el viejo Luis Moreau quien, por su parte, también celebra que avancemos; me ha dado en lugar de mi viejo fusil una carabina Remington; por primera vez tengo una buena arma, pues, aun cuando haya quien la crea poco segura, eso no es verdad. Cuento las mentiras que he dicho a mi madre para que no esté inquieta; he tomado todas mis precauciones; en mi bolsillo tengo las cartas prestas dando noticias tranquilizadoras; más adelante las fecharé; le digo que se me ha necesitado en una ambulancia, que iré a Montmartre a la primera ocasión.

¡Pobre mujer, cuánto la amaba! ¡Cuán agradecida le estaba por la completa libertad con que me dejaba obrar, y cómo hubiese querido apartar de ella los malos días que pasara tan a menudo!

Los camaradas de Montmartre se encuentran ahí, están seguros los unos de los otros, seguros todos también de los que mandan.

Ahora se guarda silencio; se lucha; veo una elevación y corro a ella gritando: ¡A Versalles! ¡a Versalles! Razoua me alarga su sable para detenerme en lo alto bajo una lluvia de proyectiles; el cielo arde, nadie está herido.

Nos desplegamos como malos tiradores en los campos llenos de cepas; pero se diría que ya sabemos nuestro oficio.

Ahí están los Moulineaux; los gendarmes no se sostienen como se pensaba; créese ir más lejos; pero no, se pasará la noche unos en el bosque, los otros en el convento de los jesuítas. Los que creíamos ir más lejos, los de Montmartre y yo, lloramos de rabia; sin embargo, se confía. Ni Eudes, ni Rauvier, ni los otros se pararían sin un poderoso motivo. Se nos dan razones, pero nosotros no escuchamos. Se recobra por fin la esperanza; hay ahora cañones en el fuerte de Issy; será buena tarea mantenerse en dicho punto. Habíase partido con extrañas municiones (restos del sitio), piezas de doce para balas de veinticuatro.

Ahora pasan cual sombras los que se encontraban allá en la principal sala baja del convento: Eudes, los hermanos May y los hermanos Caria, tres viejos, valientes como héroes, el anciano Moreau, el anciano Chevalet, el anciano Caria, Razoua, etc.

Los jesuítas han partido, a excepción de un viejo que no tiene, dice, miedo de la «Commune» y permanece tranquilamente en su celda, y el cocinero. Los cuadros que engalanan las paredes no valen dos sueldos, aparte de un retrato que da bien la idea de un carácter y se asemeja a Mefistófeles; debe ser algún director de los jesuítas; hay también una adoración de los Magos en que uno de éstos parécese, por lo feo, a uno de nuestros federados, cuadros de cronología santa y otras tonterías.

(A suivre)

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

Leed :

«Paseo humoristico a través de la Religiones y los dogmas», de N. Simon (1,00 NF).

«La Sión hispánica», de José Peirats (0,80 NF).

«El Mundo Nuevo : Su plan, su constitución, su funcionamiento», por P. Besnard (1,80 NF).

DE TOUT ET POUR TOUS

CONFERENCIAS

Considera esta Redacción que las largas reseñas de mítines y conferencias, ocupan un espacio que nuestras publicaciones necesitan para desarrollar temas y dar informaciones de actualidad. Ninguna reseña, por bien hecha que esté, da idea exacta de los conceptos vertidos por el orador. Por eso consideramos que lo mejor es recogerla, cuando ello sea posible, en cinta magnetofónica, que puede circular de una a otra localidad, y limitarnos, en la Prensa, a dar escuetamente una impresión sobre la charla. Creemos que con ello, mejorarían nuestros periódicos y los propios oradores verían más aprovechado el fruto de su esfuerzo.

«HACIA DONDE VA EL MUNDO: ¿LIBERTAD O DICTADURAS?»

Con este título dió una conferencia en Burdeos, en el Cine Eldorado, el día 31 de diciembre próximo pasado, la compañera Federica Montseny.

El tema despertó gran interés y el teatro se vió lleno de un público atento, que escuchó sin fatigarse la disertación de nuestra compañera.

Después de analizar la situación mundial, la conclusión a que llegó la oradora es que depende de la acción, de la iniciativa, de la voluntad y del esfuerzo de las fuerzas de la libertad en todo el mundo, el que este se oriente por vias progresivas y se salve de todos los intentos fascistas y dictatoriales, negros y rojos, que hoy le amagan.

La conferencia fué presidida por el compañero Vicente Llansola.

«LO QUE ESPAÑA EXIGE DE NOSOTROS»

Así se titulaba la conferencia que el día 7 de enero dió el compañero Ramón Liarte en Beziers.

Corresponde al ciclo organizado por la F.L. de la C.N.T. en esa localidad. Ante númerosa concurrencia, estimulada por el enunciado, desarrolló el compañero Liarte el tema. Después de hacer historia del pasado ibérico para demostrar las raices nativas del instinto y la tradición libertaria de nuestro pueblo, enumeró todos los escollos que hoy se ofrecen a nuestro paso hacia la libertad, señalando aquello que, a su juicio, debe hacer la C. N.T. para no defraudar las esperanzas que en ella tiene depositadas el pueblo español.

La conferencia fué muy comentada y estimamos habrá rendido un buen servicio a la causa del antifascismo.

«UN VISTAZO A LA HISTORIA DE ESPAÑA EN EL SIGLO XIX»

Con este título y en la sala de la Mutualité de Toulouse, el día 21 de enero, dió su anunciada conferencia, organizada por el Ateneo Español, el señor Giner Pantoja, del que tan grato recuerdo guarda el público español de Toulouse, por la conferencia que nos diera sobre Toledo.

Durante cerca dos horas, desarrolló un verdadero curso de historia de España, refrescando la memoria de los unos y haciendo conocer a los otros cosas que ignorábamos. Como, en su carrera contra el reloj, este le venció, no pudo llegar más que hasta la muerte de Fernando VII y la regencia de Cristina, quedando obligado a dar otra conferencia sobre las muchas peripecias históricas del reinado de Isabel II, primera República y fin de siglo.

De lo que los oyentes de Toulouse se alegrarán. La conferencia fué muy discretamente presidida por el señor Martin Elizondo, vicepresidente del Ateno.

«HAN RYNER, L'HOMME ET L'ŒUVRE»

Organizada por la Sección Local de S.I.A. de Toulouse y en la Sala Sénéchal —antigua Facultad de Letras— dió el día 27 de enero, su anunciada conferencia sobre Han Ryner nuestro compañero el profesor y publicista André Respaut.

Con lujo de lecturas de textos rynerianos, analizó el orador la vida y la obra del llamado principe de los cuentistas, que tan interesante aporte ideológico y poético ha representado en la literatura francesa. Por haber conocido personalmente a Han Ryner, la exposición de Respaut fué esmaltada de muchas anécdotas vividas por él y su familia, en relación con el autor de «La sabiduría riente».

Presidió la charla el compañero Cyrano, presentando al orador con sobrias palabras.

«LA C.N.T. Y LA REVOLUCION RUSA»

En la Bolsa del Trabajo, Place St Sernin, dió el día 3 de febrero una conferencia con el título que encabeza estas lineas nuestro compañero José Peirats. Fué presidida por el secretario de Cultura y Propaganda de la F.L. de Toulouse, compañero Ramón Liarte, y en el local se dieron cita la mayor parte de los afiliados estudiosos de esa Federación Local.

Peirats hizo un largo y detenido análisis histórico de lo que fué la profunda perturbación originada en la C.N.T. por el hecho histórico de la Revolución rusa. Con textos y siguiendo el orden cronológico de los acontecimientos, evidenció las luchas de tendencias y los conflictos morales que la desviación de la gran gesta del pueblo ruso produjo en nuestra organización.

En suma, un buen curso de historia de la C.N.T., que rejuveneció a muchos viejos y que es útil y necesario para muchos jóvenes.

De mi anecdotario

El desdoro de un «camisa vieja»

El éxodo de la España peregrina se viene produciendo ininterrumpidamente desde que Colón zarpó con sus carabelas hacia... las Indias. Del codicioso al pendenciero, pasando por el temerario y los que huyen de la tierra natal, acosados por la miseria, han traspasado las fronteras de Iberia a través de los tiempos en todas las direcciones del planeta. Los que en el 39 tuvimos que abandonarla, lo hicimos con el corazón compungido por la deuda contraída con el pueblo; deuda que todavía no hemos podido o sabido liquidar.

La España de las promesas demagógicas de Franco y su Falange tampoco ha sabido sustraerse a esa fatalidad. Al contrario. Con sus errores políticos y económicos, agravó el problema de tal manera que, de gozar de libertad y medios para hacerlo, el 90 por 100 de los españoles habrían abandonado el suelo patrio.

El mes de abril del año 50, me embarqué en Marsella con rumbo hacia la Argentina. Allí llegaron procedentes del Interior un grupo bastante numeroso. Entre ese grupo me encontré con el siguiente e insólito caso. Desde el primer día de barco, observé los movimientos de un matrimonio que iban acompañados por una hija de corta edad. Al hombre se le veía taciturno, retraído y solitario por algo que ocultaba en su ser íntimo.

Un día me acerqué a él y con palabras apacibles le pregunté:

—¿Es usted español?

—Si Mallorca es de España, sí. Allí nací y en ella he vivido hasta hace cuatro días — me contestó.

—Parece que me diga usted esto con algo de pesadumbre y hasta con amargura. ¿Es que deja usted la isla por incompatibilidad política? — le volví a preguntar.

—¿...?

—¿Republicano? ¿Comunista? ¿Libertario?...

—¡Oh... dios mío, no! Yo ne he sido nunca nada de todo eso. He vivido siempre de mi pesca y mi pequeño negocio, sin preocuparme de política. Pero cuando Primo de Rivera dió a conocer el programa de Falange creí en él y me afilié al partido. Luego vino la guerra y desde el primer día me incorporé voluntario en la marina, donde hice la campaña hasta el final de la misma.

—Por lo que veo — le corté —, usted, además de falangista, es un ferviente católico.

—¿Falangista? ¿Católico? Sí. Como bien dice fuí las dos cosas, pero hoy ya no creo ni en Dios ni en la «gracia» que le pudo dar al Caudillo para arruinar a España.

—¿Como veterano de guerra y «camisa vieja» y ahora que podría estar bien, emigra usted?

—¡Estar bien, dice! En la España de hoy no pueden vivir bien más que los adulones y arrivistas y los que se arrastran cual reptiles en torno del Jefe. Me voy asqueado de todo y de todos. Y me voy bien lejos, a la Patagonia, donde tengo un hermano que, aunque no ha hecho fortuna, tiene unas tierras y un atajo de ganado... Lo suficiente para curar mi nostalgia en la soledad de la vida. Y créame que inmigramos para siempre, pues para pagarnos el viaje hemos mal vendido la camioneta, la barquita y la casa que era el pequeño capital que nos quedaba.

—Ya; ya veo. Sus sueños de antaño han quedado pulverizados por la terrible realidad introducida en nuestro país por los de la espada y la cruz. ¿No es eso?

—Sí, hijo mío, sí. Mi desdoro ha sido completo y creo definitivo.

Ramón SERON

Gran representación teatral en Burdeos

El día 11 se noviembre, en la «coqueta» sala municipal de fiestas Son-Tay se representó, organizado por los grupos artísticos de Bordeaux «Cultura Popular» y «Cruz-Salido», la magnífica e instructiva comedía en tres actos, el segundo dividido en tres cuadros, en prosa, *Nuestra Natacha* —original del conocido dramaturgo, Alejandro Casona, a beneficio de la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España.

El tiempo no acompañó a los organizadores, para colmar de éxito como se merecía la obra destinada a la fecha señalada. No obstante, antes de la hora fijada para la representación, notamos que sería numeroso el público que asistiría ; habiendo despertado entre los compatriotas de Bordeaux mucha curiosidad, la unión de los dos Grupos Artísticos, para un festival benefico. Viniendo a la obra propiamente dicha, todos, haciéndolo resaltar de nuevo, «todos los actores» se superaron, por el entusiasmo puesto a la disposición de los dos directores, resultando un marcado éxito y quienes tienen por costumbre de asistir a estos festivales, pudimos apreciar que, los que hasta la fecha se desenvolvían en modestos papeles, demostraron que se les pueden confiar papeles de mayor importancia. Natacha fué encarnado por Marisol Simler, señalando nuevamente los dotes naturales que posee para salir airosa de papeles que necesitan carácter diferente ; en lo dramático su mímica fué excelente. Marga, la revoltosa, Marcela Mesplet, hizo una entrada en el segundo acto con una soltura de una artista de verdad, su físico hace de ella una de las futuras «vedettes» para el porvenir de su grupo. Flora, Dolores Lecuona, en su corto, pero difícil papel, puso empeño y claridad en todo momento ; en su disfraz de osa se superó felizmente. La Marquesa, Regales Asunción personificó la nobleza, como es conocido en esa raza del pueblo Español, su autoridad en su actuación dejaron entrever su costumbre aparente de la escena. Sta. Crespo, Mari-Calle, fué una profesora sin reproches, digna de un reformatorio ; rectitud y disciplina, dando a su papel una realidad excepcional y las tres jovencitas, Carmen Sosa, en Fina, Gloria Garballo en Encarna, y A. Guevara en María, salieron muy airosas de sus respectivas actuaciones de alumnas revoltosillas, sentando personalidad en este arte, aunque les brindaré un « consejo» : menos ruidito y saber andar... que esto es muy importante para los aficionados, añadiremos también sin señalar apellidos, las muy jóvenes alumnas del reformatorio que, sin papel precisado, intervinieron, mezclando sus voces con las protagonistas destinadas a estos efectos.

Fernando Garcia, en el papel de Lalo, no tendré que extenderme mucho, puesto que es sobradamente conocida su actuación, fué excelente en todos los sentidos y momentos, es un artista de verdad que vale para todos los carácteres. Nos sorprendió muy agradablemente Armando López, en Mario ; fué un naturalista sin igual, y tenemos que decir que, su actuación en «Nuestra Natacha», demostró que cuando pone interés, su presencia es indispensable «que se tenga en cuenta». Jo-Gar, en Don Santiago, fué el consejero apropiado, en sus intervenciones, dejó sellada su costumbre de actor en la escena. Lacalle, en el Conserje, fué quien también puso calor y entusiasmo, nadie mejor que él podía desempeñar ese difícil papel. Haciendo mención especial al que ha tenido la fortuna de haberlos repartido. Jaime Prat, en Sandoval, fué un buen secretario médico de Natacha, que tuvo la fortuna de interpretarlo a satisfacción de todos. Dionisio González en Rivera, Luciano Lacuey en Aguilar, Francisco Monfort en Somolinos, y Vicente Dominguez en Juan, actuaron como seguramente no lo habían hecho hasta la fecha, pusieron un interés que es digno de elogio, las frases señaladas más arriba sobre los participantes en modestos papeles, están destinadas a estos cuatro jóvenes. que nos han sorprendido felizmente. Animo, pues, que con entusiasmo y con perseverancia se llega a todo.

Saludaremos, también, la participación de los apuntadores y traspuntes y quienes sin *nombre* se apuntaron un merecido interés en la buena marcha de la obra ; ahora bien, creo y lo digo a título personal, por ser el «Critico de Turno» que los Directores de los dos grupos artísticos, los compatriotas y compañeros, Laborda, de «Cultura Popular», y J. López, de «Cruz-Salido», han salido altamente satisfechos de esta memorable tarde ; quizás sea la primera vez de este prolongado exilio, que dos Grupos Artísticos han conjugado sus esfuerzos en una obra destinada a quienes la guerra de España dejó señales en sus carnes ; esto es lo interesante, una convivencia que será necesario estudiar, no sólo para representar una obra determinada, sino para un futuro de España. Esta es la lección que todos debemos recojer, y cuando, de aquella colectividad bien dirigida por Natacha, sale el primer pan que es el fruto de los esfuerzos realizados por todos, sepamos preparar también la hornada que saldrá de la nueva España, el pan de cada día, pero el pan de Natacha. el nuestro, el de todos los españoles dignos de este nombre, para ponerlo a la disposición de nuestra querida España, que buena necesidad tiene.

Saludemos, pues, para terminar. a todos los mutilados e inválidos y a los que han aportado su saber, para la buena marcha de la representación de la magnífica obra *«Nuestra Natacha»*.

El crítico de turno : P. S.

Del Renacimiento Separatista en Québeq a la Repùblica Laurentia

(Suite de la page 3.)

tintos y no habia conexión entre las mismas.

Después de estos disturbios, la reina Victoria mandó un gobernador enérgico, del temple de Pitt, y, paradógicamente, enfermo paralítico también como aquel. Lord Durham, cuyo carácter habíase forjado en el yunque de los sufrimientos físicos, pertenecia a esa clase de hombres que tratan de vengar sus complejos de inferioridad, poniendo tenacidad sobrehumana en las obras que emprenden.

La labor antifrancesa de Durham, debía sellar para siempre el divorcio entre los dos pueblos. En su histórico informe del 1839 (Report Durham), aconsejaba a la reina en primer plano, la necesidad de extinguir la nacionalidad francesa por el acorralamiento y absorción.

Al resto, los franceses contestaron con la que ha dado en llamarse «Revanche du Berceau» y que ha hecho de los franco-canadienses uno de los núcleos humanos más prolíficos del mundo. Contraste significativo con el habitante de Francia, que J. M. Guyau puso de relieve con particular insistencia en su sociológica obra «L'Irreligion de l'Avenir» y que es motivado por razones psicológicas naturales, nacidas de circunstancias excepcionales e incorporadas ipso facto a la idiosincrasia de la colectividad.

Personalmente, dudamos que haya habido efectivamente la tal «Revanche du Berceau». La importancia del número en Nueva Francia data del primer desembarco. No obstante, en el año 1672, cuando Luis XIV alarmado por el éxodo de tantos brazos jóvenes, suspendió la emigración, las leyes y reglamentos pasados por el intendente Jean Talon contra el celibato, fueron tan duros, que al hombre soltero le era poco menos que imposible subsistir. Excusamos anotar el papel tan importante que la Iglesia ha desempeñado en estos asuntos. Desde el púlpito se han marcado siempre las directrices políticas y sociales a seguir. El sacerdote ha invadido —y continúa haciéndolo cuando y donde puede— la vida intima del hogar, reprendiendo a los matrimonios que no se cargan de hijos. Ahora la tiranía clerical ha empezado a romperse y las características de la sociedad francesa están cambiando a ritmo acelerado. Pero dejemos por hoy este importante aspecto, que trataremos de estudiar en el futuro, y volvamos al análisis de las relaciones anglo-francesas en Norte América.

Como decíamos anteriormente, el Report Durham fué la guillotina que cortara para siempre los lazos espirituales —que si bien no eran sólidos aún, podían haberlo sido en el futuro— de los dos pueblos, compelidos a cohabitar por la fuerza del destino en el mismo territorio. Generación tras generación, y con la persistencia incólume que solamente la religión es capaz de insuflar en las mentes opacas de personas incultas (« pour sauvegarder notre religion, nos institutions, notre langue et nos lois »), los franceses han llevado a cabo un movimiento de resistencia pasiva extraordinario.

En los años precedentes a la Confederación (1867), su sistemático sabotaje estuvo a punto de malograr el magnífico proyecto. Durante la guerra (Boer War) de Inglaterra contra los boers, también se negaron a participar, alegando que era asunto de los ingleses. Finalmente, las crisis más grandes por que ha atravesado el Canadá, se produjeron durante el primer conflicto mundial. La tensión alcanzó tales proporciones, que se llegó a los límites de la revolución secesionista ; la cual —si ganada, cosa muy dudosa— hubiese convertido la provincia de Québeq en una república, la Laurentia.

Acracio ORRANTIA.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

F. LOCAL DE TOULOUSE

El domingo día 25 de febrero, a las diez de la mañana. conferencia del compañero Ramón Alvarez, en la sala de la F. L. Tema : « La cuestión española y sus perspectivas».

FEDERACION LOCAL DE PAU

Se pone en conocimiento de toda la militancia de esta F. L. que la asamblea ordinaria que, como de costumbre, se celebra el segundo domingo de cada mes, queda aplazada y se celebrará el domingo día 13 de febrero, a las diez de la mañana.

Se os ruega la asistencia y la máxima puntualidad a la misma.

FEDERACION L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la charla que tendrá lugar el domingo, día 18 de febrero, a las 9 y media de la mañana, en el Café plaza Cassagnes.

La charla la iniciará el compañero Capdevila con el interesante tema: «Mi paso por la Consejería de Economía».

S.I.A. DE TOULOUSE

S.I.A. Local de Toulouse organiza una sesión de cine en la sala de la Bolsa del Trabajo, a las nueve de la noche del día 17 de febrero.

Presentaremos «Las letras de mi Molino», de Alfonso Daudet y realizado por Marcel Pagnol.

Marcel Pagnol, que es ante todo un poeta, ha puesto en la realización de esta obra de Daudet una gran ternura y su estilo es sutil y agradable. Por todo ello esperamos una gran asistencia.

El Secretariado.

S. I. A.
CONSEJO NACIONAL

Como respuesta a las varias cartas recibidas, relacionadas con la nota de la Sección Local de Toulouse, publicada en el número 3 de «ESPOIR», sobre la presentación de ancianos y enfermos en la Bolsa del Trabajo, debemos advertir a todas las Secciones que ello se refiere sola y exclusivamente a los compañeros necesitados residentes en la localidad de Toulouse y no tiene nada que ver con el resto de Locales de S.I.A.

Que esta nota sirva de respuesta a la correspondencia sobre este asunto llegada a este Consejo.

ACONTECIMIENTO TEATRAL EN MONTAUBAN

En Montauban y organizado por S.I.A. a beneficio de sus obras, el domingo 18, a las 3 y media de la tarde en punto, en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo, tendrá lugar un festival teatral, en el que los grupos «Iberia» y «Juvenil» de Toulouse, pondrán en escena la comedia en 3 actos de Alejandro Casona, «**La tercera palabra**».

Esperamos gran afluencia de compañeros y amigos, a los que requerimos puntualidad.

Para invitaciones dirigirse al compañero Horacio de Paz.

PARADEROS

Se ruega a los compañeros de Francia que puedan dar noticias del compañero Angel Mustielles de Maella (Zaragoza). Escribir a A. Terraza, 29, rue de Lieusaint, Combs-la-Ville (Seine-et-Marne).

— Se ruega a los compañeros del Gers y a cuantos hayan conocido a la compañera Carmen Zaragoza, escriban a su hijo Julio Cucurella, recién llegado de España.

Escribir a Julio Cucurella, 25, rue Frère, Bordeaux (Gironde).

Comisión Nacional de Relaciones
Secretaría general

A TODOS LOS FERROVIARIOS DE LA FEDERACION

En noviembre ppdo, fué enviado nuestro boletín «C. F.» a las direcciones que lo vino haciendo la anterior Comisión, desde Bordeaux, y cumpliendo acuerdos y al propio tiempo con arreglo a nuestros deseos, se amplió el envío a todos los compañeros cuyas direcciones teníamos poco seguras, apesar de no guardar contacto con la C. de R., extrañándonos mucho el extravío que, al parecer, han sufrido que nos confirman las reclamaciones que nos dirigen, desde Burdeos, Toulouse, Auch y otros extravíos aquí en Paris.

Expuestas las causas que han impedido dar a conocer la nueva estructura y nombres de los que componemos la nueva C. de R., rogamos una vez más a todos los compañeros que han cambiado de dirección y a los que no tienen relación aun con nosotros, hagan conocer ésta a B. López Salvador, Secretario de la C. N. de R., 24, rue Ste-Marthe, Paris, (X°).

ACCION SOLIDARIA

Con este título leo en « Communiqués », la reseña del Comité Local de la Clayette, en el número 1 de «ESPOIR», 7 de enero 1962.

Dicho gesto lo encuentro justo y humano. Pero nada extraño en nuestros medios.

Por mi parte señalo caso parecido y que si antes no señalé por considerarlo inoportuno, lo señalo hoy, para que el ejemplo sea confirmado en nuestros medios, de que cuando el caso llega, no se repara en el sacrificio.

La F. L. de la C.N.T. en Dreux no es muy numerosa, pero también supo cumplir con este apremiante deber y jamás se olvidó de casos tan oportunos. Además, hay compañeros de 68 años que mensualmente están diciendo ¡Presente!

Además tiene el problema interno, como es el mío, que a pesar del poco tiempo que pertenezco a esta Local, sin analizar mi procedencia, en más de la ayuda material, me han dado el aliento moral, que está por encima de todo materialismo.

¿Les cabrá esta satisfacción a todas las Locales? Así son mis deseos, ya que a pesar de todo, el ambiente solidario, en nuestros medios, no es una palabra vana; es una realidad.

¡Pero son tantos los casos! ¿Quién los soluciona? Muy sencillo: los hombres de la C.N.T. y nadie más.

Pero no se puede abusar. Que hay mucho a cubrir, aunque la voluntad sobre.

Manuel Rodríguez

Fragmentos de Mirón el Sordo(1)

«¡Nuestra realidad terrestre! Es con demasiada frecuencia sarcástica en su crueldad. Alrededor de Mirón, están los alumnos que, dóciles aparatos registradores, reciben la enseñanza oficial. El profesor, allá, tras de su pupitre, parece una mazquina divinidad, que no admite que se la ignore. Ha notado a Mirón inclinado, la frente sobre la palma de la mano, leyendo un libraco que no parece ser el texto de física, con arreglo al cual «dicta sus lecciones». Con la gravedad afectada del amo seguro de coger a su esclavo en el lazo, escribe en el pizarrón una pregunta : «¿Cuál es la ley de los iones?» —y grita enseguida :

—¡Que conteste Mirón!»

⁂

«Su mirada no percibe más que las vibraciones luminosas, la insondable eternidad. Pero una golondrina pasa como un relámpago, y el fervor de Mirón la sigue en la gloria de su libertad.»

⁂

«¡Qué apacible y ligera es el alma,
cuando no ha florecido en ella [ningún deseo voraz!
¡Qué vago eco de felicidades vibra [dulcemente,
cuando los recuerdos rivalizan con [las visiones!
¡Y qué silencios, voces celestes, [me cantan tiernamente,
como en los cuentos que narran [divinos dolores!
Y hundido de esta suerte como en [un abismo,
me esfumo, extasiado, cuál un [ligero sueño...»

⁂

«Mirón veía la causa del sufrimiento social. ¡La mentira! la hidra cuyas cabezas cortadas renacen siempre. La mentira reciproca, transformada en hábito y que hasta cuando ha sido proferida sin mala intención, engaña antes al mismo que ha mentido.»

⁂

«De pronto una aglomeración lo detuvo. Un comerciante corpulento golpeaba con sus puños macizos a un pobre petate que había recorrido su tienda atestada de mercaderías y clientes, y de quien el dueño, que tenía los ojos en todas partes, sospechó que había querido robarle. Sin más, lo había cogido por el cuello y comenzado a descargar golpes sobre él. La furia del comerciante aumentaba a cada golpe asestado y se exasperaba con el buen humor de la gente atraída por el essándalo. El miserable se debatía y juraba que nada había robado. Y los puños carnosos de la Propiedad voraz caían ininterrumpidamente sobre la Pobreza que no sabe ni resignarse, ni rebelarse... Cada golpe resonaba también en el alma de Mirón. Gritaban en él la dignidad herida, y la vergüenza de la bestialidad humana. La compasión le anudaba la garganta, se sentía ahogar por las realidades crueles, que desgarraron el velo de sus ilusiones de solitario.»

Eugen RELGIS.
Selección de Cosme Paules.

(A suivre)

(1) *Mirón el Sordo* (novela), por Eugen Relgis, con prólogo de Stefan Zweig, más una Introducción de Phileas Lebesque. 151 p., Ed. Organización Medina, Colonia, 1800, Montevideoe, Uruguay. Biblioteca Uruguaya de Autores (B.U.D.A.), 1952.

Suscripción pro-España oprimida

HASTA EL 14 DE ENERO DE 1962

COMISIONES DE RELACIONES :

	Francos
Suma anterior	823 619
Núcleo de Panamá	33 450
Núcleo de Méjico	589 170
C. R. Provenza	12 805
C. R. Loire-Rhône	22 500
C. R. del Tarn	22 500
C. R. Savoie-Isère	22 500
C. R. Rhône et Loire	22 500
C. R. de Bretaña	8 000
C. R. de Venezuela	97 609
C. R. Africa del Norte	69 908
C. R. de Panama	6 570
C. R. del Macizo Central	18 000
C. R. Hlt-Gard-Lozère	63 045
C. R. Hlt-Gard-Lozère	14 900
C. R. de Panamá	29 220
C. R. Hlt-Gard-Lozère	22 000
C. R. de Burdeos	18 000
TOTAL	1 896 306

FEDERACIONES LOCALES :

F. L. de Grenoble :	
Sasal	500
Muzas (padre)	500
Lafraqueta	500
García José	500
Berbel	500
Barranco	500
X.	500
Díaz J.	500
Morchón	500
Jesús García	1 000
Tormo	500
X.	1 000
Ruiz	500
Espinoza	500
Botaya A.	500
González	1 000
Arufe	500
Muzas (padre)	500
Ribes	500
Díaz J.	500
Lafraqueta	500
Jesús García	500
Muzas (hijo)	500
Barranco	500
Berbel	500
Sasal	500
Santos	500
F. L. de Marsella	630
Comp. de Detroit (USA)	29 000
Montpellier	22 860
Cordes y Les Salvages	15 900
Riom	8 000
Imphy (Nièvre)	3 000
Lourdes	4 290
Lavelanet	21 800
Annecy	28 000
Tiñena (F.L. Quillan)	2 000
Labastide-Rouairoux	7 300
Clayette	8 000
Limoges	13 250
Istres	6 000
Chapitre	7 000
Mazamet, Les Salvages, Albi	22 000
Chateauneuf (Drôme)	2 000
Mont-de-Marsan	10 500
Argenteuil	6 000
Pau	11 680
C. Lorente, La Grand'C.	1 000
F.L. S.I.A. Clermont-F.	20 000
F.L. Clermont-Ferrand :	
Royo	2 000
Palles	1 500
Mateo	1 000
Cáceres	1 000
Moreno	1 000
Ubalde	1 000
Valerio	1 000
Mateu	1 000
Lamela	1 000
Margarita M.	100
Miñana	1 000
Alejandro	1 000
Blanco	500
Villanova	500
Langa	1 000
Gómez F.	1 000
Aurelio	1 000
Guio	1 000
S. Cherta, Toulouse	1 200
Aur. Moreno y T. López	2 000
Fondo Ayuda Berkman (USA)	244 285
Montréal (Canadá)	8 225
Montréal (Canadá)	46 090
Graissessac	600
Maureilhan	3 000
Bédarieux	7 000
St-Chely d'Apcher	1 000
Maureilhan	1 000
La Liquière	1 600
St-Pons	750
La Grand Combe	31 672
Champclauson	1 600
Béziers	17 000
Belarga	7 140
Cahors	8 900
Montauban	51 750
St-Girons	3 000
Serrano, Paquin (Tarn)	400
D. Aguilar (Casteljaloux)	400
Gregori J., Canet (Aude)	400
Azavar (Lyon)	1 000
Ripoll, Seconet (Var)	1 500
S.I.A. de Cahors	5 000
J. Ayora. Pézenas	1 000
Zapater F., Draguignan	340
E. Buera, Trétons	1 000
R. Real, Chasse (Isère)	6 000
F. L. de Ligeant :	
Vila	1 000
Puig	1 000
Cots	500
Navarro	300
X.	200
Bille	250
Pascual	300
J. Hierro, Mont-de-Mar.	900
Tenas, Argel	150
Cabalda, Valence (Drô.)	350
Nadal, Aubagnac (Bouches-du-Rh.)	2 000
A. Gadea, Toulouse	1 000
Pinos F., Espinasse	965
A. Espinasse	1 500
TOTAL	1 322 897

TOTAL RECAUDADO EN ENERO DE 1962

Comisiones de Relaciones	1 896 306
Federaciones Locales	1 322 897
TOTAL	3 210 203

-- SERVICE DE LIBRAIRIE --

«La vuelta al mundo», de Julio Verne, 2,00 NF.

«La vida en flor», A. France, 1,50 nuevos francos.

«La viejecita», 1,50 NF.

«La Vorágine», Rivera, 1,50 NF.

«Leyendas», Becquer, 4,50 NF.

«Libertad y Civilización», Malinowski, 6,30 NF.

«Lirio Negro», Vargas Vila, 2,50 nuevos francos.

«Lirio Rojo», idem, 2,50 NF.

«Los americanos», Mikes, 2,50 nuevos francos.

«Los Apostólicos», Galdos, 1,50 nuevos francos.

«Los Argonautas», E. Verisimo, 7,00 NF.

«Los Ayacuchos», Galdos, 1,50 nuevos francos.

«Los cien mil hijos de St Luis», Galdos, 1,50 NF.

«Los contrabandistas», V. Baum, 6,00 NF.

«Los creadores», S. Zweig, 1,50 nuevos francos.

«Los crímenes del Obispo», V. Dine, 1,50 NF.

«Los discípulos de Emaus», V. Vila, 2,50 NF.

«Los envenenadores de Chicago», Sinclair, 1,50 NF.

«Los intereses creados», Benavente, 1,50 NF.

«Los mártires de Buenos Aires», M. Nieves, 2,50 NF.

«Los puentes de Toko-Ri», Michener, 3,00 NF.

«Los que tuvieron 20 años», Alvaro, 5,00 NF.

«Los romances de América», R. Menendez, 2,80 NF.

«Los santos van al infierno», G. Cesbros, 4,00 NF.

«Los solitarios», P. Gallico, 3,00 nuevos francos.

«Los títeres», R. Neuman, 3,50 nuevos francos.

«Luchana», Galdos, 1,50 NF.

«Magallanes», S. Zweig, 4,90 NF.

«Manon», P. Delage, 2,50 NF.

«Manon Lescaut», Prévost, 1,50 nuevos francos.

«Manual del matrimonio», S. Torre, 6,00 NF.

«Amadeo», Galdós, 1,50 NF.

«País Vasco y Catalán», Alaiz, 0,25 NF.

«Simbad el marino», 2,50 NF.

«Abajo las armas», B. de Suttner, 2,80 NF.

«Aguila de blasón», Valle Inclán, 2,20 NF.

Pedidos al Servicio de Libreria, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

*

NOTA IMPORTANTE

Recordamos a los compañeros afiliados a nuestra Organización, que los Servicios de Libreria que corresponden a la Confederación Nacional del Trabajo en Exilio en Francia, son, con carácter nacional, el Servicio de Librería de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), y, con carácter regional — Zonas Norte y Normandia — el Servicio de Librería del «Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marte, Paris (X°).

L'ECOLE MODERNE

I

On comprendra d'autant mieux les nécessités impérieuses auxquelles répondait l'initiative de Francisco Ferrer de créer un enseignemen libéré des emprises de l'Eglise et de l'Etat, si l'on révèle la situation lamentable de l'enseignement en Espagne.

J'ai par ailleurs publié de nombreuses études sur cette question et sur celle non moins importante, puisque intimement liée, du rôle de l'Eglise en Espagne : « Aperçu de la Question religieuse en Espagne », « Les Eglises brûlent en Espagne. Pourquoi ? », « Problèmes d'Espagne ».

Essayons d'en résumer l'essentiel ou du moins ce qui se rapporte à cette étude.

Dans l'un des chapitres de ces écrits publiés jadis, je déclarais :

« Quelle plume pourra décrire l'œuvre néfaste du cléricalisme en Espagne et comment dépeindre sans l'atténuer par des mots masquant toujours la triste réalité, le degré de misère et d'ignorance dans lequel le clergé espagnol s'est efforcé de maintenir le peuple. En 1877, l'on trouvait en Espagne quatre millions sur seize millions d'habitants sachant lire et écrire et jusqu'au début du XIXe siècle, ce pourcentage ne s'est élevé qu'à six millions sur dix-huit millions et demi. »

A l'appui de ces quelques données, voici un extrait d'un discours prononcé, en 1906, par M. Ineño qui, à l'époque, était ministre de l'Instruction publique :

« Quelques écoles rurales furent fermées parce que leur unique fenêtre, la seule ouverture pratiquée sur le ciel bleu et la verdure des champs, par où devait pénétrer l'air pur nécessaire aux poumons des enfants était insuffisante. Il y a des écoles qui servent de prisons de village, d'autres qui sont contiguës à l'hôpital et reçoivent l'air directement des chambres des malades. »

Les chiffres sont encore plus éloquents. Dans 27 écoles de la province de Lerida, l'écoulement des immondices se fait à proximité immédiate de la classe, dans le corridor même de l'école.

Dans d'autres provinces, sur 429 écoles, 400 manquent d'eau et l'immense majorité des écoles du royaume n'ont pas de lieux d'aisance ; il est cependant préférable qu'elles n'en aient pas, plutôt que de les avoir dans les classes mêmes, comme cela se voit dans certaines d'entre elles.

A Albacète, il y a onze écoles où la porte seule distribue l'air et la lumière. Dans la même province, on trouve 72 écoles dont le sol battu, d'une malpropreté extrême, contient les germes de toutes les maladies. A Valence, 47 écoles sont dans le même état ; j'ai vu avec étonnement des statistiques de province constatant que les écoles offrent aux enfants moins d'un mètre cube d'air. Un inspecteur de l'enseignement primaire disait en parlant des écoles de Barcelone :

« Elles sont bien misérables, sans les conditions hygiéniques nécessaires, à proximité des foyers d'infection. En un mot, elles sont une preuve de la grande négligence qui régnait dans l'enseignement officiel. Si je permettais que cela continue, ce serait un délit, je ne veux pas en être complice. Au cours d'une année, dans les églises espagnoles, il se brûlait pour un million cinq cents livres sterling (valeur d'avant-guerre) pour la cire et l'encens, ce qui représentait un peu moins de ce qui était consacré en Espagne pour l'instruction publique. »

On comprend le bien-fondé de l'initiative de Francisco Ferrer, qui essaye de développer l'instruction et crée ses Ecoles Modernes, lesquelles devaient être en son esprit des pépinières fournissant à la classe ouvrière des êtres qui travailleraient à la libération de leurs frères.

Les écoles d'Espagne, Francisco Ferrer les connaissait mieux que personne et celle d'Alella tout particulièrement, puisqu'il la fréquenta dès son jeune âge.

Laissons conter cela par sa fille, Sol Ferrer, qui dans « Le véritable Francisco Ferrer », page 14, écrit :

Par HEM DAY

« L'école d'Alella, d'après Archer, était un peu mieux qu'une étable (certaines étaient pire). Une grande pièce, mal aérée, mal éclairée, aux murs tapissés de tableaux édifiants (genre Saint-Sulpice). Les gosses s'accroupissaient sur des bancs de trente centimètres de haut et, dans un étroit coude à coude, ceux de cinq ans mêlés à ceux de douze ans, ayant pour magister un clerc trop ignorant du latin pour faire partie du vrai clergé.

« Qu'y apprenait-on ? Le castillan, presque ignoré à la maison, mais parfumé de l'accent local, des bribes de calcul et de grammaire, de la géographie — périmée —, un peu d'histoire — arrangée — (s'entend pour la période moderne, car l' « histoire sainte », au contraire, était la « matière » de fond sur laquelle les « forts » s'affrontaient aux jours de composition).

« Plus de la moitié du temps était absorbée par les offices, les prières, les lectures pieuses, les confessions, les communions (la « première » faite à huit ans).

« Les meilleurs élèves, dont Quico (Francisco), sont recrutés comme enfants de chœur. Le petit sert la messe et les vêpres, dimanches et fêtes carillonnées. Les « saluts » aussi sont fréquents. Peu de jours où il ne soit longuement accaparé par le service de la sacristie. Assez vite, il trouve (et José le lui souligne) tout cela comme un peu fastidieux. »

On connaît le mot de Francisco Ferrer, à son ami Heaford, au moment de fonder l' « Ecole Moderne » : « *Je n'aurais qu'à prendre exactement le contre-pied de ce que j'ai vécu* » (p. 14).

Ajoutez à tout cela le manque d'hygiène, des écoliers aux mains perpétuellement sales, favorisant l'éclosion des maladies, la contamination des uns et des autres enfants souillés, crasseux, galeux.

Voici d'autres données édifiantes que nous révèle « La Escuela Española », de juillet 1907, nous présentant la situation épouvantable dans laquelle se trouvait l'éducation publique sous un régime clérical :

« Il y avait en Espagne 24.000 écoles gouvernementales défectueuses, « sans lumière ni ventilation », des repaires de mort, d'ignorance et de mauvaise éducation. Chaque année, il y a, dit-on, 50.000 enfants qui meurent de maladies contractées dans ces écoles non hygiéniques, et 250.000 enfants grandissent avec une santé ébranlée, parce qu'ils vivent confinés dans ces cages. Outre cela, il y a 480.000 enfants qui errent dans les rues, sans instruction aucune, abandonnés aux habitudes qui sont fatales aux meilleurs intérêts de l'enfant et de la société » (1).

Jusqu'ici, l'Etat espagnol n'a fait à peu près rien pour les travailleurs de l'esprit. Le budget de 1926 porte 170 millions de pesetas pour l'enseignement et les Beaux-Arts, alors que le budget total est de trois milliards de pesetas.

« Alors que tous les budgets, depuis 1923, ont augmenté de 1.500 millions de pesetas et que seulement pour leur budget extraordinaire la guerre obtient 800 millions et la marine 900 millions, le budget ordinaire de l'instruction publique apparaît, en 1930, en diminution de sept millions sur celui de l'exercice antérieur. Le budget total de ce ministère se chiffre pour 196 millions, celui de l'action au Maroc atteint 293 millions malgré la pacification. Ceci est significatif et montre la façon dont la dictature entendait la reconstruction de l'Espagne. » (2).

Mais tout cela se passait jadis, me direz-vous ? Hélas, rien ou presque n'a varié. Aussi lors de l'avènement de la République, en 1931, l'Espagne héritait d'un passé d'ignorance et de pauvreté qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir.

« Malheureusement, au moment où la monarchie vient d'être renversée et la république proclamée, il manquait à ce pays 25.000 écoles et on y comptait 65 % d'illettrés. » (3).

Retombée, après 1938, sous le joug franquiste, l'Espagne ne tarda guère à sombrer dans cette même situation. Si bien que l'on pouvait lire dans le journal « Libération », de Paris, du jeudi 9 octobre 1958, au sujet de la rentrée scolaire en Espagne :

« *870.000 petits Espagnols sans école.*

« La France n'a pas l'exclusivité des rentrées scolaires scandaleuses. Quelque 870.000 garçons et filles de 6 à 12 ans n'ont pas pu, faute d'écoles, participer à la rentrée scolaire en septembre en Espagne.

« Un Espagnol sur dix ne sait ni lire ni écrire.

« Tous les spécialistes se plaignent du niveau insuffisant de l'enseignement dans les écoles primaires. Il est difficile de trouver des instituteurs et des institutrices : le salaire moyen d'un instituteur est de 1.800 pesetas par mois (moins de 20.000 francs français de 1959).

« Faute d'éducateurs professionnels, dans beaucoup de villages, le curé remplace l'instituteur.

« L'an dernier, à Madrid, certaines écoles primaires n'ont pas été chauffées, de novembre à février, en dépit d'un hiver rigoureux. »

Il n'y a donc pas grand chose de changé dans cette Espagne des prêtres, des militaires et des phalangistes.

En voici des preuves.

Je lisais tout dernièrement encore dans un numéro d'une revue consacrée à l'Espagne — 1939-1959 — (4), quelques pages relatives à la banqueroute culturelle du régime franquiste et dans lesquelles il était fait allusion au manque d'écoles primaires.

Même les thèmes des discours ministériels sont farcis de cette carence et le directeur de l'enseignement du premier degré était forcé d'avouer qu'un million d'enfants espagnols sont privés d'enseignement.

C'est le même directeur, Tena

(1) « La Escuela Moderna », par W. Heaford.

(2) « L'Espagne et la Dictature », par Santiago Alba, page 107. Editions Valois, Paris.

(3) « Choses d'Espagne », par A. Sluys. « La Pensée », 28-6-1931.

(4) « La Nouvelle Critique ».

(Suite en page 3.)

SUR LA RENCONTRE DE ROME

Nous sommes informés, par le Comité organisateur de la manifestation de solidarité envers le peuple espagnol, qui devait se célébrer à Rome les 9, 10 et 11 février, que la rencontre a été ajournée jusqu'au mois d'avril.

Elle aura lieu à Rome, les 13 et 14 avril, et à Gênes, le 15 du même mois.

La décision de cet ajournement a été prise, compte tenu des difficultés intérieures de la politique italienne, qui auraient peut-être enlevé certains concours à la manifestation projetée.

JOUR le JOUR

La conférence de Punta del Este

COMME prévu, elle n'a abouti à rien de concret ni à rien de précis. Mais, tout de même, les Etats-Unis ont réussi à isoler un peu plus Cuba. Et, comme suite à la décision prise de laisser ce petit pays hors de la solidarité inter-américaine de la O.E.A., le colosse du Nord a décrété l'embargo sur tous les produits en provenance de Cuba, sucre et tabac en particulier. Cette mesure laissera sans travail quelques milliers d'ouvriers américains — du Nord — mais le gouvernement Kennedy leur donnera l'allocation chômage. et la question sera réglée.

Encore une fois, la même erreur est commise. A nouveau, on s'engage dans la même ligne politique. Maintenant Cuba, avec ou sans Castro, sera fatalement condamnée à écouler sa production nationale vers les pays communistes. Les bateaux de guerre yankees arraisonneront les cargos cubains ou des pays qui se porteront acquéreurs du tabac et du sucre que l'Oncle Sam ne veut plus. Encore une petite guerre, sournoise et inutile, allumée.

Kennedy est prisonnier de Wall Street et du Pentagone et, malgré une bonne volonté indéniable et probablement aussi un effort d'indépendance personnelle et de compréhension, il ne peut se libérer, lui non plus, de l'embargo moral qui pèse sur la Maison Blanche.

Au lieu d'arracher Cuba à l'influence de Moscou, on l'oblige à s'y soumettre chaque jour davantage. Les données du problème étant ce qu'elles sont aujourd'hui, si Cuba se libérait de Castro, qu'elle ne veuille pas se soumettre au même joug politique et économique de l'époque de Batista, elle sera obligée d'agir de la même façon.

Cela suppose, en échange d'une aide tout aussi relative que celle qui fut apportée par l'U.R.S.S. à l'Espagne antifasciste, la mainmise communiste sur la politique cubaine. Les communistes cubains monnaient politiquement l'isolement de Cuba maintenu par les démocraties, et le cercle infernal continue.

D'autre part, des pays comme l'Argentine, qui s'efforçaient de jouer un rôle modérateur, sont maintenant obligés, par la pression intérieure de l'armée — anciens péronistes en majorité — à rompre aussi tout lien avec le castrisme.

Et Castro, par tous ces faits, est élevé au rang de héros du réveil des masses américaines et de victime de la ploutocratie yankee. C'est là un beau rôle qu'on lui donne, fait sur mesure.

Le plus effrayant de tout cela c'est qu'après les désastres politiques et diplomatiques de la période Eisenhower, qui ont enlisé le monde dans un bourbier duquel il n'a pas encore réussi à se sortir — en Corée, en Indochine, en Europe, en Amérique du Sud, un peu partout — on avait l'espoir qu'une nouvelle administration réparerait peut-être tous les torts et ouvrirait des voies plus intelligentes et plus pratiques. Mais rien de tout cela ne s'est réalisé.

Aux U.S.A., les démocrates, au pouvoir, mènent, à peu de différence près, la même politique que les républicains. Ils persevèrent dans la même ligne et commettent exactement les mêmes fautes politiques... Cela confirme ce que tous nos théoriciens on dit : si un gouvernement socialiste remplaçait les démocrates; même si c'était un gouvernement plus avancé, il serait prisonnier des mêmes intérêts et forcé d'emprunter la même voie. Par delà l'idéologie des hommes d'Etat et des partis qu'ils représentent, il y a eu, il y a, il y aura toujours les puissances économiques; les intérêts des grands trusts, l'embargo moral des forces armées, qui entendent jouer chaque jour un plus grand rôle dans la direction des affaires nationales. L'Etat est le gardien des privilèges des castes, et ceux qui exercent le Pouvoir, sont prisonniers de cette fatalité de l'Etat. Même là où la direction de l'Etat passe dans d'autres mains, où les castes dirigeantes sont autres, le Pouvoir joue exactement le même rôle : c'est le cas de la Russie et de Cuba même. Il faut, avant tout, détruire l'Etat, qui est à la fois leur instrument et leur organisation. Bakounine avait vu clair.

Le tragique de ce jeu cruel, c'est que les peuples, pour se libérer de l'emprise du capitalisme et des classes dirigeantes classiques, tombent sous l'emprise de nouvelles classes dirigeantes, qui se sont emparées, qui s'emparent et s'empareront de l'Etat pour créer et imposer de nouveaux privilèges et de nouvelles inégalités.

Et seulement quand les hommes auront appris, à leurs dépens, que c'est le monstre qu'il faut abattre; que c'est un ordre vraiment nouveau ce qu'il faut instaurer, l'humanité s'engagera définitivement sur la voie du salut, de la paix et de la liberté. Mais, avant que ce jour ne vienne, combien de Kennedys occuperont-ils le Pouvoir et combien de Castros dérouteront-ils les peuples, créant de nouveaux Pouvoirs et de nouvelles classes dirigeantes, de nouveaux privilèges ? Voilà l'impasse dans laquelle se trouve aujourd'hui le monde moderne.

Frédérica MONTSENY

JEAN FERRAT

Poète, nouvelle valeur de la chanson

«... La poésie est faite pour être dite... », a écrit Léo Ferré. Depuis quelque temps la chanson sert de tremplin au poète-interprète. Quoi de plus naturel, de plus normal, qu'elle soit dite, qu'elle soit chantée par l'auteur lui-même. Il peut donner ainsi une note d'authenticité sinon d'ajouter un sens d'authenticité à ses vers et à ses idées. Jean Ferrat dit sa poésie, il la chante avec sensibilité et, parfois, une dithyrambique enthousiaste.

Ce jeune auteur-compositeur, dont le sens poétique est le principal atout, possède l'étoffe capable de le porter à la plus grande réussite, aussi il nous semble intéressant de signaler certaines des nombreuses qualités que renferme son style.

Ce qui frappe chez Ferrat, c'est d'abord son lyrisme ; à l'ironie, à la moquerie quelque peu « irrévérencieuse » de Brassens, au percutant et incisif Léo Ferré, Jean Ferrat ajoute un lyrisme absolument pur, sans pour cela s'écarter du « grand sujet » car — et nous citons un autre de ses dons — la plus grande partie de ses chansons est imprégnée d'une signification humaine ; c'est ainsi que nous apprécions sa chanson sur Fédérico Garcia Lorca comme la création d'un jeune poète évoquant « el crimen de Granada » et par là, le souvenir d'un auteur qui se révéla comme la promesse poétique la plus sûre du siècle.

Que ce soit dans sa chanson « Ma môme », ou bien « Elle ne joue pas à la starlette, elle travaille en usine », ou quand il chante « Je suis pareil à vous, je suis vôtre semblable », ou bien encore dans beaucoup de ses autres chansons, Ferrat trouve la note juste, le mot symbolique..., le rêve... « A pas en croire mes oreilles » qui donne la mesure exacte de son talent, de son éclectisme, de sa modestie et de sa gentillesse.

Lauréat 1961-1962 du Grand Prix de l'Académie du disque français, Jean Ferrat se détache déjà comme un brillant espoir de la chanson d'avant-garde. Présent pour la première fois sur l'affiche d'une grande scène parisienne, Ferrat présente ses poèmes au grand public et l'impression est très encourageante.

Nous savons combien il est difficile de s'ouvrir la voie du succès dans le genre qu'a choisie Ferrat, ce qui est tout à son honneur, mais avec ses possibilités, il est en droit de tout espérer.

Voici un garçon à suivre. Voici encore un jeune prêt à prendre sa place parmi les poètes d'avant-garde.

Louis EDO.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO